



FAUSSE
NOTE
ET VRAIS
SENTIMENTS

Studio Pink

Fausse Note et Vrais Sentiments

Par Studio Pink

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Premier Accord	4
Chapitre 2 : Contretemps	9
Chapitre 3 : Notes Volées	15
Chapitre 4 : Crescendo Professionnel	21
Chapitre 5 : Masque et Miroir	27
Chapitre 6 : Rythme Cardiaque	34
Chapitre 7 : L'Accord Majeur	39
Chapitre 8 : Duo Clandestin	44
Chapitre 9 : Dissonance	50
Chapitre 10 : Point d'Orgue	57
Chapitre 11 : Partition Brisée	63
Chapitre 12 : Solo Mélancolique	68
Chapitre 13 : L'Écho du Pardon	73
Chapitre 14 : Résonance Finale	79
Chapitre 15 : Symphonie pour Deux	84

Chapitre 1

Premier Accord

****CHAPITRE 1 : PREMIER ACCORD****

Huit heures cinquante-huit.

Dans le silence feutré du dernier étage de la tour *Eclisse*, le cliquetis de mes talons sur le parquet de chêne sombre résonnait comme un métronome. Précis. Inflexible. J'ajustai une dernière fois ma jupe crayon et vérifiai l'alignement des dossiers sur le bureau de mon nouveau patron. Chaque stylo était à sa place, chaque dossier de production classé par ordre de priorité décroissante.

On m'appelait « la mécanicienne » dans mon ancienne boîte. J'aimais quand les choses tournaient sans frottement, quand la réalité se pliait à la rigueur de mon agenda. Mais ce matin-là, l'air semblait chargé d'une électricité statique que mon organisation ne parvenait pas à canaliser.

À neuf heures une, la porte battante de l'ascenseur s'ouvrit avec un tintement cristallin.

Le vent s'engouffra dans le hall, apportant avec lui l'odeur de la pluie sur le bitume parisien et quelque chose de plus chaud, de plus musqué. Un homme entra. Il ne marchait pas, il s'emparait de l'espace. Julian Thorne. Le « prodige de la production », le « tyran aux doigts d'or », l'homme qui, selon la rumeur, pouvait faire d'une casserole une star mondiale et d'une assistante une épave nerveuse en moins d'une semaine.

Il ne s'arrêta pas à mon bureau. Il passa devant moi dans un sillage de santal, de cuir et de café noir très serré.

— Dans mon bureau. Tout de suite, lança-t-il sans même me regarder.

Sa voix était plus grave que sur les interviews télévisées. Une note basse, vibrante, qui sembla faire résonner ma propre cage thoracique. Je crispai mes doigts sur mon carnet et le suivis, l'échine droite.

Le bureau de Julian Thorne était une antithèse de mon ordre personnel. Des partitions gribouillées jonchaient le sol, des câbles audio s'entortillaient comme des serpents noirs près d'un piano à queue, et la lumière crue du matin frappait les disques d'or accrochés au mur.

Julian se débarrassa de sa veste de costume, révélant une chemise blanche dont les manches étaient déjà retroussées sur des avant-bras puissants, parsemés de veines saillantes. Il se tourna enfin vers moi.

Le choc fut physique.

Il avait des yeux d'un gris d'orage, soulignés par des cernes légers qui ne faisaient qu'accentuer la dureté de son regard. Il me fixa pendant ce qui me parut être une éternité, ses yeux parcourant mon visage avec une impudence qui me fit monter le sang aux joues. Ce n'était pas un regard de prédateur, c'était le regard d'un homme qui cherchait la faille dans la structure.

— Clara Valois, dit-il, comme s'il goûtait le nom et le trouvait un peu trop fade. Vingt-six ans, major de promo, trois ans chez Sony, un dossier impeccable et, apparemment, une obsession malade pour les post-it de couleur.

Je relevai le menton, ignorant le picotement dans ma nuque.

— La couleur aide à la hiérarchisation des urgences, Monsieur Thorne. Et pour l’instant, l’urgence, c’est votre planning de dix heures avec les avocats de la Warner.

Il laissa échapper un rire bref, sans joie. Il s’approcha de moi. Trop près. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de son corps. L’odeur du santal devint entêtante, presque étouffante. Il s’appuya contre le rebord de son bureau, croisant les bras.

— Le planning, je m’en balance, Clara. Ce que je veux savoir, c’est si vous avez une oreille. Ou si vous n’êtes qu’une machine de plus dans ce bâtiment de verre.

Il ramassa une feuille de papier froissée sur son bureau et me la tendit. Nos doigts se frôlèrent. Un contact d’une fraction de seconde, mais qui me fit l’effet d’une brûlure. Une décharge remonta le long de mon bras, s’installant dans le creux de mon ventre. Je m’emparai du papier plus brusquement que nécessaire.

— C’est quoi ? demandai-je, ma voix légèrement plus aiguë que d’habitude.

— Le pont du nouveau titre de Solène. C’est plat. Pourquoi est-ce que c’est plat ?

Je regardai les notes manuscrites. C’était chaotique, raturé, presque illisible. Mais j’avais passé mon enfance dans les conservatoires avant de bifurquer vers le business. Je lus la mélodie dans ma tête.

— Parce que vous avez résolu la tension trop tôt, répondis-je sans réfléchir. Vous passez sur un accord de Do majeur alors que l’oreille appelle une dissonance. Vous rassurez l’auditeur au lieu de l’inquiéter.

Un silence pesant s’installa. Julian se redressa lentement. Son regard se fit plus intense, presque prédateur cette fois. Il s’approcha encore d’un pas. Je reculai jusqu’à ce que mes mollets heurtent le cuir du fauteuil visiteur.

— Vous n’aimez pas être rassurée, Clara ? murmura-t-il.

L'air s'était raréfié. Je voyais le grain de sa peau, l'ombre de sa barbe de deux jours, et cette petite cicatrice qui coupait son sourcil gauche. Ma respiration devint erratique. L'irritation que je ressentais face à son arrogance luttait violemment contre une fascination immédiate, animale, que je ne parvenais pas à nommer.

— Dans le travail, j'aime la clarté, répliquai-je, tentant de retrouver ma contenance. Et là, votre comportement est tout sauf clair.

Il ancrâ son regard dans le mien. Il y avait une tension insupportable entre nous, une corde de violon tendue jusqu'au point de rupture. Il posa sa main sur le dossier du fauteuil, juste à côté de mon épaule. Je pouvais sentir son souffle sur ma tempe.

— On va faire un marché, dit-il d'une voix basse qui me fit frissonner. Vous gardez mon planning, mes cafés et mes avocats. Mais vous ne me donnez jamais ce que je veux entendre. Donnez-moi ce qui gratte. Donnez-moi la fausse note qui rend le morceau supportable.

Il se recula brusquement, brisant l'envoûtement. Le froid reprit sa place.

— Maintenant, dégagez. Et apportez-moi ce café. Noir. Sans sucre. Comme votre regard quand vous essayez de ne pas me frapper.

Je sortis du bureau sans un mot, le cœur battant à tout rompre contre mes côtes. Mes mains tremblaient légèrement alors que je refermais la porte derrière moi.

C'était insensé. Je le détestais. Il représentait tout ce que je fuyais : l'imprévisibilité, l'arrogance, le chaos. Mais alors que je m'asseyais à mon bureau, je réalisai avec effroi que le silence de l'étage me paraissait soudainement vide.

Je jetai un coup d'œil au dossier de production. Julian Thorne n'était pas un patron,

c'était une dissonance. Et pour la première fois de ma vie, je n'avais aucune envie de la résoudre.

Je pris un post-it. Un rose vif. J'y écrivis un seul mot : *Tempo*.

Le combat ne faisait que commencer, et l'accord parfait me semblait déjà bien loin.

Chapitre 2

Contretemps

Le café était noir, brûlant, et l'arôme amer montait jusqu'à mes narines, agissant comme un sel de pâmoison moderne. J'avais attendu cinq minutes devant la machine, observant le liquide couler avec une fascination morbide, tentant de stabiliser le rythme erratique de mon pouls.

Tempo.

Ce mot, griffonné sur mon post-it, me narguait. Julian Thorne n'avait pas de tempo. Il était une syncope permanente, une note jouée trop tôt ou trop tard, faite pour déstabiliser l'orchestre.

Je regagnai son bureau, le plateau serré entre mes doigts comme un bouclier. Quand j'entrai, il ne leva pas les yeux. Il était penché sur un écran géant, des lignes de fréquences sonores ondulant en vert fluo sur le verre sombre. Le silence de la pièce était si dense qu'on aurait pu le découper au scalpel.

Je posai la tasse sur le rebord de son bureau, avec une précision millimétrée.

— Votre café, Monsieur Thorne.

Il ne répondit pas. Sa main droite, posée sur le bureau, pianotait nerveusement sur le bois d'ébène. Je restai pétrifiée, les yeux fixés sur ses doigts. C'étaient des mains de chirurgien ou d'assassin. Longues, fines, d'une agilité presque effrayante. Le rythme qu'il tapotait était complexe, asymétrique. Du jazz ? Non, quelque chose de plus mathématique, de plus viscéral.

— Vous restez pour admirer la décoration, Clara, ou vous attendez que je vous remercie ? Sa voix, basse et traînante, brisa le charme.

— J’attendais de voir si vous alliez renverser ce café en suivant votre... rythme intérieur, répliquai-je, l’insolence me servant d’armure.

Il s’arrêta net. Ses doigts se figèrent. Il tourna lentement la tête vers moi, ses yeux gris orage ancrés dans les miens. Un frisson me parcourut l’échine, une décharge électrique qui partit de ma nuque pour mourir au creux de mes reins. L’odeur de son parfum — bois de santal et poivre noir — m’enveloppa, plus étouffante que la chaleur du café.

— Mon rythme intérieur ? répéta-t-il avec un sourire qui n’atteignait pas ses yeux. Vous croyez savoir ce qui joue dans ma tête ?

— Je sais reconnaître une mesure à sept temps quand j’en vois une, Monsieur. Et ce que vous faisiez avec vos doigts n’avait rien d’aléatoire.

Il se leva d’un coup, contournant le bureau. Je reculai d’un pas, mais il était déjà trop près. L’espace entre nous devint une zone de haute pression. Il se pencha vers moi, son visage à quelques centimètres du mien. Je pouvais voir le léger éclat d’une cicatrice près de son sourcil, et le détail de ses iris qui ressemblaient à du verre brisé.

— La plupart des gens ne voient que du bruit, murmura-t-il. Vous, vous cherchez la structure. C’est votre problème, Clara. Vous voulez que tout s’emboîte.

Il attrapa la tasse, mais ses doigts effleurèrent les miens au passage. Un contact bref, à peine une seconde, mais l’impact fut sismique. Sa peau était chaude, une chaleur qui contrastait violemment avec son attitude glaciale.

— Allez chercher le dossier « Project Icarus », ordonna-t-il en se détournant brusquement, comme si ce contact l'avait tout autant brûlé. Il est dans le studio B. On commence le mixage dans dix minutes.

Le Studio B était le sanctuaire de Thorne Media. Isolé phoniquement, baigné dans une lumière ambrée qui donnait l'impression d'être à l'intérieur d'un violoncelle. Quand j'y pénétraï, je m'attendais à trouver des ingénieurs du son en plein travail.

Le studio était vide.

Seul Julian était là, assis devant la console monumentale. Mais il ne touchait pas aux boutons. Il était assis devant le piano à queue qui trônait au centre de la pièce, un Steinway d'un noir si profond qu'il semblait absorber la lumière.

Je restai sur le seuil, retenant mon souffle. Il ne m'avait pas entendue. Il avait les yeux clos, le front appuyé contre le bois de l'instrument. Il semblait en prière, ou en plein combat.

Puis, il joua.

Ce n'était pas une mélodie de salon. C'était un assaut. Une seule note, répétée, martelée avec une précision métronomique, avant de s'ouvrir sur un accord dissonant, magnifique, qui sembla faire vibrer l'air même dans mes poumons. Ses mains volaient sur l'ivoire. La musique était sombre, complexe, empreinte d'une mélancolie si pure qu'elle me serra le cœur.

C'était lui. C'était la « fausse note » dont il parlait. Ce génie brut, caché derrière les costumes trois pièces et l'arrogance corporatiste. Julian Thorne n'était pas un homme d'affaires qui aimait la musique. C'était un musicien qui utilisait les affaires pour

protéger son art.

Je fis un pas involontaire, le dossier glissant légèrement contre ma jambe. Le papier bruissa.

La musique s'arrêta net, un silence de plomb retombant sur le studio. Julian se redressa, ses épaules se tendant instantanément. Quand il se tourna vers moi, son regard était d'une intensité sauvage, presque vulnérable.

— Qui vous a permis d'entrer ? tonna-t-il.

— Vous m'avez dit de... d'apporter le dossier.

Il se leva, refermant violemment le couvercle du piano. Le claquement résonna comme un coup de feu.

— Donnez-moi ça, dit-il en s'approchant, sa voix redevenue le rasoir froid que je connaissais. Et ne revenez jamais ici sans frapper. Jamais.

Je lui tendis le dossier, mes mains tremblant de façon incontrôlable. Ma curiosité, jusque-là professionnelle, venait de muter en quelque chose de bien plus dangereux. Je voulais savoir quel secret l'obligeait à jouer avec une telle rage. Je voulais comprendre pourquoi cette mélodie me hantait déjà.

— Vous avez composé ça ? osai-je demander, ma voix n'étant plus qu'un souffle.

Il s'arrêta, le dossier à la main. Pendant un instant, l'espace d'un battement de cœur, je crus qu'il allait répondre. Qu'il allait laisser tomber le masque. Sa mâchoire se contracta, et je vis une veine battre sur sa tempe.

— Ce que j'écris ne vous regarde pas, Clara. Votre travail, c'est de classer des

documents et de vous assurer que mon agenda ne ressemble pas à un champ de bataille. Le reste... le reste est hors de votre portée.

— Rien n'est hors de ma portée si je décide de m'y intéresser, répliquai-je, retrouvant soudain mon aplomb.

Il laissa échapper un rire bref, sans joie, et fit un pas vers moi. Il était si près que je pouvais sentir la chaleur qui émanait de son corps. Il leva une main, et pour la première fois, ce ne fut pas un accident. Son pouce effleura ma pommette, un geste d'une tendresse si inattendue qu'il me coupa le sifflet.

— Vous êtes une petite chose têtue, n'est-ce pas ? murmura-t-il. Une note pure qui s'obstine à vouloir s'accorder avec un chaos qu'elle ne comprend pas.

Son pouce s'attarda sur le coin de ma lèvre. Je ne pouvais plus bouger. Mes sens étaient en alerte rouge : l'odeur du papier vieux, son souffle sur ma peau, la vibration sourde du piano qui semblait encore flotter dans l'air.

— Je comprends plus de choses que vous ne le pensez, Julian.

L'utilisation de son prénom agit comme un déclencheur. Son regard s'assombrit. Il retira sa main comme s'il s'était brûlé.

— Sortez, dit-il d'une voix sourde. Maintenant.

Je ne me fis pas prier. Je tournai les talons et quittai le studio, les jambes en coton. Une fois dans le couloir, je m'appuyai contre le mur froid, fermant les yeux.

Mon esprit était un chaos de sensations. Le grain de sa peau, la violence de ses accords, l'amertume du café. Il n'était pas juste un patron difficile. Il était un contretemps — cet accident rythmique qui change toute la dynamique d'un morceau.

Je sortis mon téléphone et ouvris une application de reconnaissance musicale, sachant pertinemment qu'elle ne trouverait rien. Je voulais juste une trace de ce que j'avais entendu. Rien, évidemment.

Je retournai à mon bureau. Sur le post-it rose, sous le mot *Tempo*, j'ajoutai une annotation, presque malgré moi :

Variation en noir majeur.

Je savais que je devrais partir. Que cette tension allait finir par m'épuiser, ou pire, par me briser. Mais alors que je commençais à taper mon rapport, je me surpris à fredonner les premières notes de sa mélodie.

Le combat n'était plus seulement professionnel. Il était devenu sensoriel. Et dans ce jeu de dissonances, je commençais à craindre que ce soit moi qui finisse par perdre le rythme.

Le téléphone sur mon bureau sonna. C'était lui.

— Clara ?

— Oui, Monsieur Thorne ?

— Apportez-moi un autre café. Et cette fois... mettez-y un sucre. Je crois que j'ai besoin d'un peu de douceur pour supporter votre insolence.

Je raccrochai, un sourire involontaire étirant mes lèvres. Le contretemps venait de se transformer en un étrange duo, et pour la première fois de ma vie, j'avais hâte de voir quelle serait la prochaine mesure.

Chapitre 3

Notes Volées

L'horloge numérique de mon bureau affichait 22h14. Le dernier étage de la tour Thorne était plongé dans une pénombre bleutée, seulement troublée par les reflets de la ville qui scintillaient à travers les baies vitrées. Le silence n'était jamais total à New York, mais à cette hauteur, il ressemblait à un linceul de soie.

J'enfilai mon trench, fermant mon sac d'un geste sec. La journée avait été une longue suite de joutes verbales, de dossiers jetés sur des coins de table et de ce café au sucre qui avait agi comme une trêve fragile. Je m'apprêtais à rejoindre l'ascenseur quand une vibration sourde m'arrêta net.

Ce n'était pas le ronronnement de la climatisation, ni le bourdonnement d'un serveur informatique. C'était une note. Une basse, profonde, qui semblait résonner jusque dans la plante de mes pieds.

Puis une autre. Une mélodie mélancolique, hachée, qui s'échappait du bureau de Julian.

Je savais que je devais partir. Mon contrat ne stipulait nulle part que je devais jouer les mélomanes nocturnes. Mais mes pas, traîtres, m'entraînèrent vers la porte entrebâillée.

L'odeur me frappa en premier. Un mélange de papier glacé, d'expresso froid et de ce parfum de cèdre et de bergamote qui lui collait à la peau, plus entêtant dans l'obscurité. Julian était assis devant le piano à queue laqué noir qui trônait dans le coin de son bureau — un instrument que je pensais n'être là que pour l'apparat, une

pièce de musée pour impressionner les investisseurs.

Il avait enlevé sa veste. Ses manches de chemise blanche étaient retroussées, révélant des avant-bras tendus par l'effort. Ses doigts couraient sur l'ivoire avec une sauvagerie contenue. Ce n'était pas le Julian Thorne arrogant qui réclamait du café ; c'était un homme en train d'exorciser quelque chose.

Je restai immobile dans l'embrasement, le souffle court. La musique était sombre, une spirale de mineurs qui semblaient traduire exactement ce que je ressentais en sa présence : une sorte de vertige magnétique.

Soudain, il s'arrêta sur une dissonance brutale.

— L'espionnage fait aussi partie de votre fiche de poste, Clara ?

Sa voix était plus basse que d'habitude, éraillée par la fatigue. Il n'avait pas tourné la tête, mais il savait que j'étais là. Il le savait toujours.

— Je parlais, dis-je, ma voix manquant singulièrement d'assurance. Je ne savais pas que vous... pratiquiez.

Il laissa échapper un rire bref, sans joie, et fit enfin pivoter son siège. La lumière des grat-ciels découpait son profil, accentuant l'arête de son nez et la courbe de sa mâchoire. Il avait l'air vulnérable, une faille dans l'armure de verre.

— On ne pratique pas la musique, Clara. On la subit.

Il tapota le bois précieux à côté de lui. Une invitation muette. Le genre d'invitation qui, je le savais, allait brouiller les lignes rouges que j'avais si soigneusement tracées. Pourtant, je m'approchai. Le tapis épais étouffait le bruit de mes talons, rendant l'instant irréel.

Je m'assis à l'extrémité du banc, laissant une distance de sécurité de quelques centimètres. Mais la chaleur qui émanait de lui était un aimant.

— C'était quoi ? demandai-je doucement.

— Un morceau que mon père détestait. Trop de sentiments, pas assez de structure. Il disait que la musique de Thorne devait être une marche militaire, pas une complainte de poète raté.

Il posa ses mains sur les touches, sans jouer. Je fixai ses doigts. Longs, fins, puissants. Je me rappelai la sensation de sa main frôlant la mienne lorsqu'il avait pris sa tasse de café plus tôt. Une décharge électrique que j'avais feint d'ignorer.

— Votre père avait tort, murmurai-je. La structure sans émotion, c'est juste du bruit organisé.

Julian tourna son regard vers moi. Pour la première fois, ses yeux sombres ne cherchaient pas à me dominer ou à me tester. Ils cherchaient une résonance.

— Jouez quelque chose, ordonna-t-il, mais le ton n'était plus celui d'un patron. C'était un défi, presque une supplique.

— Je n'ai pas touché un clavier depuis le conservatoire, Julian. J'ai tout enfoui. Pour devenir la "parfaite assistante sans états d'âme".

— Mensonge. Vous fredonnez quand vous pensez que je ne vous entends pas. Vous vivez en rythme, Clara. Même votre insolence est cadencée. Allez-y. Donnez-moi une note. Une seule.

Je sentis mon cœur cogner contre mes côtes. Je tendis une main hésitante et effleurai

un Do médian. Le son flotta dans la pièce, pur, solitaire.

Julian ne répondit pas par des mots. Il plaqua un accord de sol majeur en dessous, enveloppant ma note de chaleur. Je continuai, presque malgré moi, une mélodie simple que j'avais composée à dix-neuf ans, quand je croyais encore que le monde était une symphonie.

Le moment changea d'atome. La tension, d'habitude électrique et abrasive, devint fluide, presque liquide. Il m'accompagnait, ses mains contournant les miennes sans jamais les toucher, créant un contrepoint complexe.

L'odeur de son parfum se mélangea à celle de la poussière chauffée par les lampes du piano. Je pouvais entendre sa respiration, calée sur la mienne. On ne se regardait plus, on s'écoutait. C'était plus intime que n'importe quelle conversation. C'était un aveu de tout ce qu'on ne se disait pas derrière nos dossiers et nos mails assassins.

Mes doigts tremblèrent légèrement sur une octave. Sans s'arrêter de jouer de la main gauche, Julian posa sa main droite sur la mienne. Sa peau était brûlante. Il guida mes doigts sur les touches noires, sa paume pressée contre le dos de ma main.

Le contact me fit l'effet d'une brûlure. Je cessai de jouer, mais il ne lâcha pas ma main. Le silence qui suivit fut plus assourdissant que la musique.

— Vous avez les mains froides, Clara, dit-il dans un souffle.

— Et vous avez le cœur trop chaud pour quelqu'un qui prétend être un iceberg.

Il rit doucement, un son riche qui vibra dans ma poitrine. Il se tourna davantage vers moi, réduisant l'espace de sécurité. Je pouvais voir le grain de sa peau, la petite cicatrice au-dessus de son sourcil droit, l'éclat de désir et de fatigue dans ses prunelles.

— On est en train de gâcher notre relation professionnelle, n'est-ce pas ?
demanda-t-il, ses yeux fixés sur mes lèvres.

— Elle était déjà gâchée dès le moment où vous avez aimé mon café, répliquai-je
avec un vestige de mon mordant habituel.

Il sourit, mais son regard resta sérieux. Sa main remonta lentement de mes doigts vers
mon poignet, son pouce caressant l'endroit où mon pouls battait la chamade. Un
rythme frénétique, impossible à cacher.

— Je n'ai pas seulement aimé le café. J'ai aimé la façon dont vous m'avez regardé
quand vous l'avez posé. Comme si vous vouliez me gifler et m'embrasser en même
temps.

— J'hésite encore, avouai-je, le souffle court.

Il s'approcha encore. Je sentais la pointe de son genou contre ma cuisse. L'air entre
nous semblait saturé d'électricité statique. Ma méfiance, ce rempart de fer que j'avais
construit entre nous, s'effritait morceau par morceau. Sous l'arrogance de Julian
Thorne se cachait une dissonance qui m'appelait, une mélodie brisée qui ne demandait
qu'à être résolue.

Il leva sa main libre et ses doigts effleurèrent ma joue, une caresse si légère que
j'aurais pu croire à un courant d'air. Mais son contact était ancré dans la réalité. Ses
doigts étaient rugueux, masculins.

— Clara...

Mon nom dans sa bouche sonnait comme une note tenue trop longtemps, pleine de
promesses et de dangers.

Je savais que si je restais une seconde de plus, si je ne me levais pas immédiatement, le "nous" que j'essayais de fuir allait devenir inévitable. Je voyais son regard descendre vers ma bouche, je sentais son inclinaison vers moi.

— Il est tard, Julian, murmurai-je, le cœur au bord des lèvres.

— Ou peut-être qu'il est enfin l'heure, répondit-il.

Il ne m'embrassa pas. Il fit quelque chose de bien pire. Il reprit ma main, déposa un baiser brûlant au creux de ma paume, là où les lignes de vie se croisent, et referma mes doigts dessus, comme s'il me confiait un secret qu'il ne pourrait jamais reprendre.

— Demain matin, 8 heures. Avec votre insolence habituelle, Clara. Et un café.

Il se leva, reprit sa veste et sortit de la pièce sans un regard en arrière, me laissant seule sur le banc, les doigts encore vibrants de sa chaleur, dans le silence soudainement trop lourd de son bureau.

Je regardai mes mains sur le clavier. Je venais de voler un moment à la réalité. Mais en voyant le post-it rose resté sur son bureau, je compris que ce n'était pas moi qui avais pris quelque chose. C'était lui. Il venait de voler le rythme de ma vie, et je n'avais aucune idée de la façon dont j'allais pouvoir continuer à jouer en solo.

Chapitre 4

Crescendo Professionnel

L'odeur du café noir et du papier glacé agissait sur moi comme un sel de pâmouison. Il était huit heures une, et j'entrais dans son bureau comme on entre dans une arène : le menton haut, le cœur en chamade, et les doigts serrés sur deux gobelets brûlants.

Julian était déjà là. Il n'avait pas l'air d'un homme qui avait dormi. Sa chemise blanche était entrouverte, les manches retroussées sur des avant-bras dont je connaissais maintenant la puissance, et ses cheveux, d'ordinaire si parfaitement disciplinés, commençaient à trahir une certaine fatigue nerveuse.

— Vous avez une minute de retard, Clara, lança-t-il sans lever les yeux de son écran.

— J'ai dû négocier avec le barista pour qu'il ne rate pas votre dose de cynisme matinale. C'est long à infuser.

Il leva enfin la tête. Son regard m'épingla sur place, me rappelant avec une violence sourde le baiser déposé dans ma paume quelques heures plus tôt. La tension ne s'était pas évaporée ; elle s'était cristallisée, transformant l'air entre nous en une plaque de givre prête à briser sous le moindre faux pas.

— Posez ça là. On n'a pas le temps pour les joutes verbales. Le gala de la Philharmonie est dans quarante-huit heures. L'arrangeur vient de nous lâcher, et la partition de clôture ressemble à un brouillon d'écolier. Si on ne livre pas une version impeccable demain soir, la saison est morte.

Le ton était sec, professionnel. Le Maestro était de retour. Mais je vis, au

tressaillement de sa mâchoire, que l'enjeu le rongait.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demandai-je, rangeant mon insolence au placard.

— *On* travaille. Ici. Ensemble. Jusqu'à ce que la musique ressemble à quelque chose.

Les heures qui suivirent furent un tourbillon de caféine et de ratures. Nous nous étions installés sur la grande table de conférence, une surface de chêne sombre jonchée de partitions, de tablettes graphiques et de tasses vides.

La proximité était inévitable. Pour corriger une mesure, pour pointer une erreur d'harmonisation, nos têtes se rapprochaient, nos épaules se frôlaient. À chaque contact, même le plus infime — le dos de sa main contre mon coude, son souffle chaud sur ma tempe alors qu'il se penchait par-dessus moi — mon système nerveux envoyait des décharges électriques à mon cerveau.

Julian était une force de la nature quand il créait. Son génie n'était pas une illumination tranquille ; c'était une tempête. Il raturait, jurait à mi-voix, tapotait des rythmes complexes sur le bois de la table. Et moi, je suivais. Je ne me contentais plus d'exécuter. Je suggérais, je modifiais, je contestais.

— Non, Julian. Si vous passez en ré mineur ici, vous tuez l'élan. Restez sur la suspension. Laissez le public respirer avant le final.

Il s'arrêta net. Il tourna la tête vers moi, si près que je pouvais compter les nuances d'ambre dans ses iris. Son parfum — un mélange de bois de santal, d'encre et de cette odeur de peau qui n'appartenait qu'à lui — m'enveloppa comme un sortilège.

— La suspension, murmura-t-il. Vous aimez faire attendre, n'est-ce pas ?

— J'aime que les choses arrivent au bon moment. Pas avant.

Un silence épais s'installa. Le chronomètre au mur égrenait les secondes, mais le temps semblait s'être replié sur lui-même dans ce bureau. Il ne me regardait plus comme son assistante insolente, mais comme son égale, sa complice de crime. L'admiration dans ses yeux était plus brûlante que n'importe quel compliment.

— Jouez-le-moi, dit-il d'une voix soudainement rauque.

Nous nous dirigeâmes vers le piano à queue qui trônait dans le coin de la pièce. Il s'assit sur le banc et me fit signe de prendre place à côté de lui. Le cuir du siège était étroit. Ma cuisse pressée contre la sienne, je sentais la chaleur de son corps traverser mon pantalon de toile.

Il commença les premières notes, une cascade mélancolique et nerveuse. Arrivé au passage litigieux, il s'arrêta.

— Allez-y, Clara. Montrez-moi votre vision.

Je posai mes mains sur l'ivoire. Je sentais son regard peser sur mon profil, scrutant la moindre de mes hésitations. Je jouai la suspension, prolongeant la note, laissant le silence vibrer avant de résoudre l'accord dans une explosion de lumière harmonique.

Quand je finis, mes doigts tremblaient légèrement. Je n'osais pas me tourner vers lui.

— C'est... superbe, dit-il enfin.

Sa main se posa sur la mienne, restée sur le clavier. Pas un baiser cette fois, juste une pression ferme, reconnaissante. Un sceau apposé sur notre alliance.

— Vous avez un instinct que j'ai mis vingt ans à acquérir, Clara. Pourquoi vous cachez-vous derrière des dossiers de presse et des cafés ?

— Parce que c'est moins dangereux que d'être exposée, répondis-je dans un souffle.

— Le talent est toujours dangereux. Mais le talent partagé...

Il ne finit pas sa phrase. Il se rapprocha, son bras glissant derrière mon dos pour s'appuyer sur le rebord du piano. Nous étions dans une bulle de papier à musique et d'épuisement créatif. L'urgence du projet de crise n'était plus qu'un prétexte. La véritable crise, elle était là, dans l'incapacité de maintenir la distance de sécurité réglementaire.

— On devrait reprendre le travail, murmurai-je, même si chaque fibre de mon être hurlait le contraire.

— Le travail est fini pour ce soir, Clara. On a dépassé le stade de la technique.

Ses yeux descendirent sur mes lèvres, puis remontèrent vers les miens. À ce moment-là, la hiérarchie n'était plus qu'un concept abstrait, une partition déchirée. Il n'y avait plus le Maestro et l'assistante. Il y avait deux solistes cherchant l'unisson.

Soudain, son téléphone vibra sur le piano, brisant le sortilège. Un message de la production. Le monde réel tentait de s'immiscer. Julian ne s'écarta pas, mais son visage se durcit légèrement.

— Ils veulent une pré-écoute à six heures du matin.

— On a encore quatre heures, dis-je, un sourire provocateur étirant mes lèvres malgré la fatigue.

Il eut un rire bref, un son rare et magnifique qui me fit l'effet d'une caresse.

— Vous êtes insupportable.

— Et vous êtes épuisé. Laissez-moi finir les saisies sur le logiciel, allez vous allonger sur le canapé vingt minutes.

— Je ne vous laisse pas faire le sale boulot seule.

— Ce n'est pas une question, Julian. C'est une directive de votre assistante.

Il me dévisagea, un mélange d'amusement et d'une émotion plus profonde, plus sombre, brillant dans ses yeux. Il se leva, mais avant de s'éloigner, il passa sa main dans ma nuque, ses doigts s'attardant sur la peau sensible juste en dessous de mes cheveux. Le contact fut bref, mais d'une intensité dévastatrice.

— Très bien. Mais si vous faites une faute de frappe, je vous vire au lever du soleil.

— menteur, lançai-je alors qu'il s'éloignait. Vous ne savez plus comment faire sans moi.

Il ne répondit pas, mais son sourire, qu'il ne prit pas la peine de cacher en s'installant sur le cuir du sofa, en disait plus long que toutes les partitions du monde.

Je me remis devant l'écran, le cœur battant la mesure d'un morceau que nous n'avions pas encore écrit. Je savais que cette nuit-là changeait tout. Ce n'était plus seulement professionnel. Le crescendo était lancé, et la résolution de cet accord promettait d'être soit un chef-d'œuvre, soit un désastre absolu.

Dans le silence du bureau, entre deux clics de souris, je l'entendis fermer les yeux. Et

je compris, avec une clarté terrifiante, que je ne jouais plus ma vie en solo. J'étais devenue une partie intégrante de sa symphonie, et le final s'annonçait grandiose.

Chapitre 5

Masque et Miroir

L'obscurité du bureau n'était rompue que par le halo bleuté de l'écran et la lueur diffuse des lampadaires de la rue qui léchaient les moulures du plafond. Dans l'air flottait une odeur entêtante : un mélange de papier ancien, de café froid et de ce parfum boisé, presque sauvage, qui émanait de Julian.

À quelques mètres de moi, l'homme qui faisait trembler les plus grands orchestres d'Europe était étendu sur le sofa de cuir noir. Sa respiration était lente, régulière, une basse profonde qui ancrant le silence de la pièce. Je devrais être en train de finir de saisir sa partition, de prouver ma valeur, de justifier mon salaire. Mais mes doigts restaient suspendus au-dessus du clavier, immobiles.

Le contact de sa main sur ma nuque, quelques minutes plus tôt, brûlait encore. Une trace fantôme, électrique, qui refusait de s'effacer.

Je secouai la tête pour chasser ces pensées et me reconcentrai sur l'arborescence des fichiers. Julian m'avait donné accès à son disque dur pour que je puisse compiler les thèmes de son prochain ballet. C'était une marque de confiance — ou une preuve d'arrogance, tant il se pensait intouchable.

Mes yeux balayèrent les dossiers. *Symphonie n°3. Esquisses Op. 42. Londres 2022.* Et puis, tout en bas, un dossier sans nom, simplement marqué d'un point.

La curiosité est un poison lent. Je savais que je franchissais une ligne rouge, mais mon index cliqua avant que ma conscience ne puisse protester.

À l'intérieur, un seul fichier audio. Format brut. Pas de titre, pas de métadonnées. Je branchai mon casque, glissai une oreille sous l'arceau, et lançai la lecture.

Le premier accord me frappa au ventre.

Ce n'était pas du Julian Vance. Ce n'était pas sa structure rigide, sa perfection mathématique, sa froideur de génie. C'était... autre chose. C'était une plainte, un déchirement mélodique qui semblait avoir été arraché à une âme en lambeaux. Des notes de piano qui s'égrenaient comme des larmes sur du velours, avant qu'un violoncelle ne vienne tout balayer dans un élan de rage pure.

Mon cœur rata un battement. Je connaissais ce phrasé. Je connaissais cette façon de faire mourir la note juste avant la résolution, de laisser l'auditeur en suspens, au bord du gouffre.

— C'est pas possible, murmurai-je, le souffle court.

C'était la signature de « Solitaire ».

Solitaire. Le compositeur anonyme qui avait bouleversé le monde de la musique classique il y a cinq ans avant de disparaître totalement. L'homme dont j'avais analysé chaque mesure pendant mes études, celui qui m'avait donné envie de ne jamais abandonner le piano, même quand mes mains tremblaient de fatigue. Mon idole. Mon fantôme.

Je fixai l'onde sonore qui défilait sur l'écran. Une preuve. Ce morceau n'était jamais sorti. C'était une ébauche, une version primitive de son chef-d'œuvre, *L'Éclipse*.

Si Julian possédait ce fichier... c'est qu'il connaissait Solitaire. Ou pire.

Un frisson me parcourut l'échine. Je me tournai vers le sofa. Julian n'avait pas bougé,

mais la lumière du bureau découpait ses traits avec une précision cruelle. Ses pommettes saillantes, la ligne dure de sa mâchoire, ses longs doigts fins qui reposaient sur son torse... Était-il possible que derrière le masque de l'ogre de la direction d'orchestre se cache la sensibilité écorchée de Solitaire ?

L'excitation monta en moi, une décharge d'adrénaline pure. Si c'était lui, tout changeait. L'arrogance n'était qu'un bouclier. Le mépris, une armure.

Mais une autre pensée, plus sombre, s'insinua dans mon esprit. Et s'il l'avait volé ? Julian Vance était un homme de pouvoir. Il aimait posséder. L'idée qu'il puisse s'approprier le génie d'un autre pour nourrir sa propre légende me glaça le sang.

Je me levai, les jambes un peu coton. Je devais en avoir le cœur net. Je m'approchai du sofa, mes pas étouffés par le tapis épais. L'odeur de Julian devint plus présente : ambre et tabac froid. Plus je m'approchais, plus la tension dans la pièce semblait se densifier, comme un orage prêt à éclater.

Je me penchai au-dessus de lui. De près, il paraissait presque humain. Ses cils jetaient des ombres démesurées sur ses joues. Sa bouche, d'ordinaire si pincée, était entrouverte.

Sur la table basse, à côté de sa main, son carnet de notes en cuir noir était entrouvert. Le carnet qu'il ne quittait jamais. Celui qu'il m'avait formellement interdit de toucher.

Trahis-moi une fois, honte sur toi. Trahis-moi deux fois...

Je retins ma respiration, le sang tambourinant dans mes oreilles. Ma main s'avança, tremblante. Je sentais la chaleur de son corps à travers le tissu de sa chemise. Mes doigts effleurèrent le cuir du carnet.

— Vous cherchez quelque chose, Clara ?

La voix était basse, éraillée par le sommeil, mais tranchante comme un scalpel.

Je sursautai violemment, manquant de perdre l'équilibre. Julian ouvrit les yeux. Ses iris sombres n'avaient rien de la confusion d'un réveil. Il était lucide. Immédiatement. Dangereusement.

Il se redressa avec une lenteur calculée, ses yeux ne quittant pas les miens. La distance entre nous n'était plus que de quelques centimètres. Je pouvais voir le reflet de l'écran bleu dans ses pupilles.

— Je... j'ai entendu un bruit, bafouillai-je, mon cerveau cherchant désespérément une sortie de secours.

Il posa sa main sur le carnet, le refermant d'un geste sec. Son regard glissa vers l'ordinateur, puis revint vers moi. Un sourire sans joie étira ses lèvres.

— Vous avez une curiosité très mal placée pour une assistante qui tient à son poste.

— Et vous avez des secrets très encombrants pour un homme qui prétend que la musique n'est qu'une question de technique, répliquai-je, retrouvant un peu de mon mordant malgré la panique.

Il se leva. Sa stature imposante m'obligea à lever la tête. Il fit un pas vers moi, m'acculant contre le bord du bureau. Je sentis le bois froid contre mes hanches, tandis que sa présence m'enveloppait, étouffante et magnétique.

— La musique est une question de contrôle, Clara, murmura-t-il en se penchant. Ce que vous venez d'écouter... ce n'est pas pour vos oreilles.

— C'est vous, n'est-ce pas ? Solitaire. C'est votre musique.

Le silence qui suivit fut si lourd qu'il sembla peser sur mes épaules. Julian ne cilla pas. Sa main se posa sur le bureau, de chaque côté de mon corps, me prisonnière de son cercle privé.

— Solitaire est mort il y a cinq ans, dit-il, sa voix tombant d'un octave. Ne ressuscitez pas les fantômes. Vous pourriez ne pas aimer ce qu'ils ont à vous dire.

— Pourquoi se cacher ? Le monde vous adorerait pour ça. Pas pour le chef d'orchestre tyrannique, mais pour... ça.

Je fis un geste vers l'écran. Mon cœur battait si fort que j'avais l'impression qu'il allait exploser. L'excitation de la découverte se mêlait à une peur sourde. S'il était Solitaire, il était l'homme que j'aimais à travers ses notes. S'il n'était qu'un voleur, il était mon pire ennemi.

Julian réduisit encore l'espace. Son souffle effleura ma joue. Une odeur de menthe et de danger.

— Vous croyez aux miroirs, Clara ? Vous pensez que la musique reflète l'âme ?

Ses doigts effleurèrent une mèche de mes cheveux, un geste presque tendre, s'il n'y avait pas eu cette lueur d'avertissement dans son regard.

— Je pense que vous avez peur que les gens voient qui vous êtes vraiment, chuchotai-je, le défi brillant dans mes yeux. Vous préférez porter un masque de glace plutôt que de laisser le monde voir que vous savez saigner en Ré mineur.

Sa main s'immobilisa dans mes cheveux. Sa mâchoire se contracta. Pendant une seconde, je crus qu'il allait m'embrasser, ou me virer sur-le-champ. La tension entre nous était une corde de piano tendue à l'extrême, prête à rompre dans un fracas de

métal.

— Vous jouez un jeu dangereux, finit-il par dire, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque.

— Je ne joue pas, Julian. Je cherche la résolution de l'accord.

Il s'écarta brusquement, rompant le charme. Il reprit son carnet, le glissa dans sa veste et se dirigea vers la porte du bureau. Il s'arrêta sur le seuil, sa silhouette se découpant contre la lumière du couloir.

— Finissez ces fichiers. Et Clara ?

— Oui ?

— Oubliez ce que vous avez entendu. Pour votre bien. La vérité n'est jamais aussi belle que la symphonie.

Il sortit, me laissant seule dans le silence redevenu oppressant du bureau. Je restai là, tremblante, les doigts crispés sur le bord de la table.

Le masque s'était fissuré, mais ce que j'avais aperçu derrière me terrifiait autant que cela me fascinait. Julian Vance était soit mon idole, soit le plus grand imposteur de l'histoire de la musique.

Et le pire, c'est que je ne savais pas laquelle de ces deux options me faisait le plus peur.

Je me rassis devant l'écran, le curseur clignotant comme un reproche. J'avais trouvé l'indice, mais le mystère s'était épaissi. La nuit ne faisait que commencer, et dans le miroir de mon esprit, le visage de Julian commençait à se confondre avec celui de

mes rêves les plus fous.

Le crescendo continuait. Et cette fois, je savais que je n'aurais pas la force de l'arrêter.

Chapitre 6

Rythme Cardiaque

Le lustre en cristal du grand hall de l'Opéra Garnier oscillait sous les basses, transformant la lumière en éclats de diamants acérés. C'était la soirée de lancement de la saison, l'événement où le « tout-Paris » venait s'admirer dans les miroirs dorés en prétendant écouter de la musique.

Moi, je n'entendais que le sang cogner contre mes tempes.

Ma robe en soie sauvage, d'un bleu si sombre qu'il paraissait noir à l'ombre, me collait à la peau comme une seconde main. Je me sentais exposée. Pas à cause du décolleté plongeant dans mon dos, mais à cause du regard que je sentais peser sur moi depuis que j'avais franchi le perron.

Julian Vance était là, à l'autre bout de la galerie des Glaces, entouré d'investisseurs et de divas en robe fourreau. Il portait un smoking noir d'une coupe si parfaite qu'il semblait avoir été sculpté à même son corps d'athlète. Il ne riait pas. Il ne souriait pas non plus. Il se contentait de dominer la pièce, un verre de cristal à la main, l'air d'un prédateur s'ennuyant dans une cage dorée.

Puis, ses yeux trouvèrent les miens.

L'air quitta mes poumons. Ce n'était pas un regard de patron à employée. C'était une sommation.

— Clara, vous devriez faire attention. Vous avez l'air de quelqu'un qui cherche une issue de secours.

Je sursautai. Julian s'était déplacé avec une fluidité effrayante. Il était là, à moins d'un mètre. L'odeur de son parfum — un mélange de bois de santal, de tabac froid et de quelque chose de plus métallique, de plus brut — m'enveloppa instantanément.

— Je ne cherche pas la sortie, monsieur Vance, répliquai-je en raffermissant ma prise sur mon verre de champagne. J'observe. C'est mon métier, non ?

— Votre métier est de protéger mon image. Pas d'étudier mes failles sous un microscope.

Sa voix était basse, un baryton qui vibrait jusque dans mes os. Il fit un pas de plus. La limite professionnelle n'était plus qu'un lointain souvenir. Dans cet espace restreint entre nous, la température semblait avoir grimpé de dix degrés.

— Vos failles sont la partie la plus intéressante de la partition, osai-je en soutenant son regard.

Un éclair d'amusement, ou peut-être de défi, passa dans ses pupilles sombres. Il posa sa main libre sur le mur, juste au-dessus de mon épaule, m'enfermant dans son sillage. Je pouvais sentir la chaleur émaner de son corps. Mon rythme cardiaque, d'ordinaire si régulier, s'emballa. **Allegro. Vivace.**

— Vous jouez avec le feu, Clara. Et vous n'êtes pas équipée pour l'incendie.

— Vous seriez surpris de ce que je peux endurer.

Il s'approcha encore. Je pouvais voir le grain de sa peau, la légère cicatrice qui barrait le coin de son sourcil gauche, le mouvement imperceptible de sa mâchoire contractée. Ses yeux descendirent sur mes lèvres, et je crus défaillir. L'envie était là, palpable, une corde tendue à rompre entre nous. J'avais envie de poser mes mains sur ses revers

de satin, de tirer son visage vers le mien pour vérifier si son goût était aussi incendiaire que sa présence.

— On nous regarde, murmurai-je, bien que je me fiche éperdument du reste du monde à cet instant.

— Qu'ils regardent, répondit-il, sa voix n'étant plus qu'un souffle contre mon oreille. Ils ne voient que ce que je leur montre. Mais vous... vous voyez trop, n'est-ce pas ?

Son index effleura la peau nue de mon épaule, descendant lentement le long de la bretelle fine de ma robe. C'était un contact électrique. Mon cœur rata un battement, puis repartit dans une course effrénée. **Presto.**

— Vous m'avez dit d'oublier ce que j'ai entendu l'autre soir, rappelai-je, la voix tremblante.

— Et vous n'avez pas écouté. Vous n'écoutez jamais.

Il se pencha davantage, son torse frôlant le mien. Je sentais la dureté de son corps sous le tissu fin, une promesse de force et de perte de contrôle. À cet instant, l'imposteur et l'idole ne faisaient plus qu'un. Il était l'homme qui me faisait peur et celui que je désirais au-delà de toute logique.

— Si vous continuez à me regarder comme ça, Clara, je vais oublier que je suis votre patron. Et vous allez regretter d'avoir cherché la vérité derrière la symphonie.

— C'est une menace ?

— C'est une promesse.

Sa main quitta mon épaule pour venir se loger dans le creux de ma taille, me tirant

imperceptiblement vers lui. La soie de ma robe glissa contre son pantalon de costume. Le monde autour disparut : les rires gras des mécènes, la musique de chambre, le cliquetis des bijoux. Il n'y avait plus que ce rythme commun, ce tambourinement sourd qui résonnait dans nos deux poitrines.

Il baissa la tête, son nez frôlant le mien. Je fermai les yeux, attendant l'impact, le franchissement définitif de la ligne rouge. Je voulais qu'il brise le masque. Je voulais qu'il me brise, moi, si c'était le seul moyen de savoir qui il était vraiment.

— Monsieur Vance ? Une minute, je vous prie ?

La voix criarde de la directrice marketing de la maison de disques trancha l'air comme un rasoir.

Julian se figea. Le charme ne fut pas rompu, il fut assassiné. Il recula d'un millimètre, mais ses yeux restèrent ancrés dans les miens pendant une seconde qui parut durer une éternité. Une seconde où j'eus la certitude qu'il allait m'embrasser devant tout le monde, juste pour prouver qu'il en avait le pouvoir.

Puis, le masque se referma. Instantanément.

Il se détourna, réajustant les boutons de sa veste d'un geste sec, redevenant l'homme de marbre que le public adulait.

— Clara, finissez votre verre et rentrez chez vous, dit-il sans se retourner, sa voix redevenue glaciale et professionnelle. Vous avez une réunion à huit heures demain. Ne soyez pas en retard.

Il s'éloigna vers la femme qui l'appelait, son allure impeccable, ne laissant derrière lui que le chaos dans mes veines.

Je restai plantée là, le souffle court, mon cœur cognant encore contre mes côtes comme un oiseau en cage. Ma main tremblait tellement que le champagne faillit déborder de ma flûte.

Je regardai sa silhouette s'éloigner dans la foule. Il pensait avoir repris le contrôle. Il pensait avoir dicté le tempo de cette rencontre. Mais en sentant l'humidité sur mes paumes et le feu qui brûlait encore sur ma peau là où il m'avait touchée, je sus une chose qu'il ignorait encore.

Le rythme cardiaque ne ment jamais.

Et le sien, contre mon propre corps, s'était emballé tout autant que le mien. Julian Vance n'était pas un automate de génie. C'était un homme qui luttait contre ses propres démons, et ce soir, j'avais compris que j'étais devenue l'un d'eux.

Je vidai mon verre d'un trait, le liquide glacé brûlant ma gorge, et quittai la salle. La nuit était fraîche, mais elle ne suffirait pas à éteindre l'incendie qu'il venait d'allumer. La fausse note n'était plus dans sa musique. Elle était dans ce désir absurde, dangereux, qui menaçait de tout détruire sur son passage.

Demain, le bureau redeviendrait un champ de mines. Mais ce soir, dans le silence du taxi qui me ramenait chez moi, je n'entendais qu'une seule chose : l'écho de son cœur contre le mien.

Le crescendo ne faisait que commencer. Et le final s'annonçait dévastateur.

Chapitre 7

L'Accord Majeur

****CHAPITRE : L'ACCORD MAJEUR****

Le lendemain matin, l'air du bureau était saturé d'électricité statique. De celle qui fait se dresser les poils sur les bras avant même que l'orage n'éclate.

Julian Vance était fidèle à lui-même : une statue de marbre taillée dans un costume sombre, les yeux rivés sur ses partitions numériques, le visage d'une neutralité insultante. Pour n'importe qui d'autre, il était l'exigence incarnée, le génie froid qui ne tolérait aucune fausse note. Mais pour moi, ce matin-là, chaque mouvement de ses doigts sur le clavier était un mensonge. Je savais ce qui battait sous la soie de sa chemise. Je connaissais le rythme de son cœur quand les masques tombaient.

— Vous êtes distraite, Clara.

Sa voix tomba comme un couperet dans le silence du studio. Je sursautai, lâchant mon stylo qui roula sur le parquet sombre.

— Je relis le contrat de la Philharmonie, mentis-je en me penchant pour ramasser l'objet.

— Vous relisez la même page depuis vingt minutes. Et vous tenez votre stylo comme si vous vouliez l'étrangler.

Il ne m'avait pas regardée une seule fois, mais il savait. Il sentait ma présence comme une interférence dans sa fréquence habituelle. Je me levai, incapable de rester assise dans cette cage de verre et de non-dits. Je m'approchai de son bureau, l'odeur de son

parfum — un mélange boisé de santal et de pluie froide — m'assailit instantanément, réveillant le souvenir du taxi, de la chaleur de son corps contre le mien.

— On ne peut pas faire comme si rien ne s'était passé, Julian.

Il s'immobilisa. Le silence qui suivit fut si dense qu'il semblait presque palpable. Il posa lentement ses mains à plat sur le bureau. Ses doigts étaient longs, nerveux, les doigts d'un pianiste qui avait appris à dompter le chaos par la technique.

— Il ne s'est rien passé, répondit-il d'une voix monocorde. Une proximité malencontreuse lors d'une soirée trop arrosée. Une erreur de mesure. Rien de plus.

— Une erreur de mesure ? répétai-je, un rire nerveux m'échappant. Votre cœur battait à cent quatre-vingts à la noire, Julian. À moins que vous n'ayez une arythmie foudroyante, ce n'était pas une erreur. C'était une réponse.

Il se leva d'un bond, sa haute silhouette dominant la pièce. Il fit trois pas vers la baie vitrée, tournant le dos à la lumière grise de cet après-midi d'automne.

— Clara, partez. Rentrez chez vous.

— Non.

— C'est un ordre.

— Depuis quand donnez-vous des ordres sur ce que je ressens ? Vous avez peur, c'est ça ? Le grand Julian Vance a peur qu'une "fausse note" vienne gâcher sa symphonie parfaite ?

Il se retourna brusquement. Ses yeux, d'ordinaire si contrôlés, brillaient d'une lueur sombre, presque sauvage. En deux enjambées, il fut sur moi. Je ne reculai pas. Je refusais de reculer. L'air entre nous devint un brasier.

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez, siffla-t-il. Vous jouez avec un incendie en

pensant que c'est une bougie d'ambiance. Je ne suis pas l'homme que vous imaginez. Je n'ai pas de place pour... *ça*.

— Pour quoi ? Pour l'imprévisible ? Pour ce qui ne s'écrit pas sur une portée ?

Sa main s'abattit sur le mur, juste à côté de ma tête, dans un bruit sourd. Son visage était à quelques centimètres du mien. Je pouvais voir le tressaillement de sa mâchoire, la pupille dilatée qui envahissait l'iris. À cet instant, l'identité sociale de "l'assistant" et du "maestro" s'évapora. Il n'y avait plus que deux pôles magnétiques s'attirant avec une violence inévitable.

— Vous me rendez fou, avoua-t-il dans un souffle qui m'écorcha la peau. Vous êtes la dissonance que je n'arrive pas à résoudre.

— Alors ne la résolvez pas, murmurai-je, mon regard ancré dans le sien. Jouez-la.

L'abandon fut total.

Ce ne fut pas un baiser de cinéma, poli et chorégraphié. Ce fut une collision. Ses lèvres s'écrasèrent contre les miennes avec une urgence désespérée, comme s'il cherchait à puiser de l'air dans ma propre bouche. Ma main plongea dans ses cheveux sombres, brisant l'ordre impeccable de sa coiffure, tandis que son autre bras s'enroulait autour de ma taille pour m'écraser contre lui.

L'impact fut sismique.

Tout disparut. Le bureau, les contrats, les attentes du monde extérieur, les barrières de classe et de professionnalisme. Il n'y avait plus que le goût de lui, une saveur de café noir et de désir brûlant. Julian grogna contre mes lèvres, un son guttural, animal, qui n'avait rien à voir avec l'homme civilisé qu'il projetait d'être.

Ses mains, ces mains de génie, n'étaient plus précises ; elles étaient fiévreuses. Elles parcouraient mon dos, s'accrochaient à ma veste, cherchaient le contact de ma peau avec une faim que rien ne semblait pouvoir rassasier. Je me sentais vibrer sous ses doigts comme une corde de violon trop tendue, prête à rompre, mais suppliant pour la morsure de l'archet.

Nous reculâmes, emportés par le mouvement, jusqu'à ce que mon dos rencontre le bord de son piano à queue. Le choc fit résonner les cordes de l'instrument dans un accord sourd, désordonné, une plainte de cuivre et de bois qui s'éteignit dans le silence de la pièce.

Julian s'écarta d'un millimètre, son front contre le mien. Nos respirations hachées se mélangeaient, seul bruit dans ce sanctuaire désormais profané par la vérité. Ses yeux étaient voilés d'une vulnérabilité qui me brisa le cœur. L'automate était mort. L'homme était là, à nu, dépouillé de son arrogance.

— Clara... murmura-t-il, mon nom sonnait comme une prière ou une malédiction sur ses lèvres.

— Ne dites rien, répondis-je en l'attirant de nouveau vers moi. Pour une fois, Julian, ne cherchez pas le mot juste.

Il scella ma bouche avec une tendresse nouvelle, plus profonde, qui me fit monter les larmes aux yeux. C'était l'accord majeur. Celui qui résout toutes les tensions, celui qui donne un sens aux mesures de silence et aux hésitations du prélude.

Dans l'intimité de ce baiser, je sentis ses barrières s'effondrer une à une. Ce n'était plus une lutte de pouvoir, c'était une reddition mutuelle. Ses mains se calmèrent, encadrant mon visage avec une douceur infinie, ses pouces caressant mes pommettes comme s'il essayait de mémoriser la structure de mon âme à travers ma peau.

— Je déteste l'effet que vous avez sur moi, murmura-t-il contre mon cou, sa voix brisée par une émotion qu'il ne pouvait plus cacher.

— Je sais, répondis-je en fermant les yeux, savourant la chaleur de son souffle. C'est la plus belle chose que vous m'ayez jamais dite.

À cet instant précis, la fausse note était devenue la mélodie principale. Le chaos était devenu notre ordre. Le bureau était peut-être encore un champ de mines, et l'avenir une partition pleine de ratures, mais dans le silence du studio, l'écho de ce baiser résonnait plus fort que n'importe quelle symphonie.

Le crescendo avait atteint son sommet. Et si le final devait être dévastateur, au moins, nous le jouerions ensemble. Jusqu'à la dernière note.

Chapitre 8

Duo Clandestin

****CHAPITRE : DUO CLANDESTIN****

Le soleil filtrait à travers les stores vénitiens du bureau de Julien, découpant l'espace en tranches de lumière et d'ombre. C'était un lundi matin ordinaire pour le reste du monde, mais pour moi, l'air avait une densité différente. Une texture de velours et de danger.

Depuis ce baiser dans le studio, le silence n'était plus jamais silencieux. Il était peuplé de fantômes de sensations : la pression de ses doigts sur mes hanches, l'odeur de bois de cèdre et d'encre qui émanait de son cou, et ce goût de café noir et de défi qui lui appartenait en propre.

Je fixais mon écran, mes doigts volant sur le clavier pour donner l'illusion de la productivité, alors qu'en réalité, je ne faisais que relire la même phrase depuis dix minutes. La porte de son bureau s'ouvrit.

Le bruit du loquet qui tourne fut comme une décharge électrique le long de ma colonne vertébrale.

Julien sortit, impeccable dans son costume gris anthracite, sa chemise blanche si bien repassée qu'elle semblait sculptée. Il était redevenu le « Grand Inquisiteur », l'homme dont le simple regard pouvait faire bégayer le directeur marketing le plus chevronné. Il s'arrêta devant mon bureau.

— Mademoiselle Leroy, les rapports pour la session d'enregistrement de demain ?

Sa voix était froide, professionnelle, dénuée de toute trace de la vulnérabilité de l'autre soir. C'était frustrant. C'était aussi terriblement excitant.

— Sur votre bureau dans cinq minutes, Monsieur, répondis-je sur le même ton, sans lever les yeux.

Il s'attarda. Juste une seconde de trop. Je sentis son regard peser sur le sommet de ma tête, puis descendre vers la courbe de mon cou. Sous la table, mes jambes se serrèrent l'une contre l'autre. Il posa une main sur le rebord de mon bureau, ses longs doigts effleurant presque ma tasse de café.

— Cinq minutes, répéta-t-il, plus bas. Pas une de plus.

Il fit demi-tour. Alors qu'il s'éloignait, je vis son index frotter brièvement son pouce, un geste nerveux, presque imperceptible, que personne d'autre n'aurait remarqué. Mais moi, je connaissais maintenant la musique de ses mains.

Vivre une liaison clandestine au sein de l'agence, c'était comme improviser sur une partition dont les notes s'effaçaient au fur et à mesure. C'était grisant et épuisant.

Le midi, nous évitions la cafétéria. Le soir, nous partions à vingt minutes d'intervalle. Mais entre les deux, il y avait ces micro-moments. Dans l'ascenseur, quand les portes se refermaient et que nous étions seuls pour trois étages, il me collait contre la paroi en inox, ses mains s'égarant dans mes cheveux avec une urgence de naufragé, avant de reprendre une pose de statue de marbre dès que le « ding » retentissait.

— Vous êtes une torture, murmurai-je un soir, alors que nous étions enfermés dans la réserve de partitions, cherchant officiellement un arrangement pour violoncelle.

L'espace était minuscule, saturé par l'odeur de vieux papier et de poussière d'étoiles. Julien était juste devant moi, si près que je sentais la chaleur émaner de son corps.

— C'est vous qui avez commencé, rétorqua-t-il en coinçant une mèche de mes cheveux derrière mon oreille. Avec votre arrogance et vos notes discordantes. Vous avez brisé mon ordre, Éléonore.

— Votre ordre était ennuyeux.

Il eut un petit rire sombre, ce son rare qui ne sortait que lorsqu'il baissait la garde. Il posa ses mains sur mes épaules et me fit basculer doucement contre les étagères. Le contraste entre la froideur du métal dans mon dos et la brûlure de sa paume sur ma joue était insupportable.

— C'est vrai, admit-il. Mais au moins, je savais où j'allais. Maintenant, je ne sais même plus quelle heure il est quand vous êtes dans la pièce.

Il m'embrassa. Ce n'était pas le baiser désespéré du studio. C'était un baiser de possession, lent et profond, qui goûtait à la fois l'interdit et le soulagement. Ma main remonta vers sa cravate, la desserrant juste assez pour que je puisse sentir les battements de son cœur sous mes phalanges. Rapides. Désordonnés. Comme les miens.

Soudain, des bruits de pas résonnèrent dans le couloir. Nous nous écartâmes d'un bond, le souffle court. Je saisis le premier classeur venu. Julien se lissa les cheveux d'un geste expert, son visage redevenant instantanément un masque de glace.

La secrétaire passa devant la porte entrouverte, nous saluant d'un signe de tête distrait.

— Tout va bien, Monsieur ? demanda-t-elle.

— Parfaitement, répondit Julien, sa voix ne tremblant pas d'un iota. Mademoiselle Leroy m'aidait à réorganiser les archives. Un désordre innommable.

Je manquai d'étouffer un rire nerveux. Le "désordre innommable", c'était nous.

La vraie vie commençait après 20 heures.

Dans son appartement, un penthouse qui surplombait la ville et qui ressemblait plus à une salle de concert privée qu'à un foyer, nous n'étions plus le patron et l'assistante. Nous étions deux solistes tentant de s'accorder.

Ce soir-là, Julien était au piano. Il jouait une pièce de Satie, ses doigts effleurant les touches avec une mélancolie qui me serrait le cœur. J'étais assise sur le rebord de l'instrument, un verre de vin à la main, observant le mouvement de ses épaules sous son pull en cachemire noir.

— À quoi tu penses ? demanda-t-il sans s'arrêter de jouer.

Nous étions passés au « tu » derrière les portes closes, une transition qui me faisait encore frissonner.

— À la fragilité de tout ça, avouai-je. On est dans une bulle de savon, Julien. Au bureau, tout le monde attend qu'on fasse une erreur. Ton associé te surveille, et moi, je suis la "petite nouvelle" qui ne devrait pas avoir autant d'influence sur toi.

Il s'arrêta net sur une note suspendue. Le silence qui suivit fut plus assourdissant que la musique. Il leva les yeux vers moi, et pour la première fois, j'y vis une lueur de

peur. Pas la peur d’être découvert, mais celle de me perdre.

— Laisse-les regarder, dit-il en se levant. Ils ne voient que ce qu’ils veulent voir. Ils voient un patron exigeant et une employée talentueuse. Ils n’ont aucune idée de ce qui se passe quand les lumières s’éteignent.

Il s’approcha de moi et prit mon verre pour le poser sur le piano. Il encadra ma taille de ses bras, m’attirant contre lui. L’odeur de sa peau, un mélange de savon coûteux et d’humanité, m’enveloppa.

— On joue un jeu dangereux, murmura-t-il contre mon front.

— Tu détestes perdre, non ?

— Je déteste perdre ce qui a de la valeur. Et toi, Éléonore... tu es la seule chose précieuse dans cet enfer de faux-semblants.

Il y avait une urgence dans sa voix qui balaya mes doutes. Il me souleva pour m’asseoir sur le piano, les cordes résonnant sous mon poids dans un accord discordant et magnifique. Ses mains remontèrent le long de mes cuisses, soulevant ma jupe, sa bouche cherchant la mienne avec une faim que rien ne semblait pouvoir rassasier.

C’était ça, notre euphorie. Un mélange de peur et de désir, une danse sur le fil du rasoir. Chaque regard volé à la machine à café, chaque SMS codé envoyé en pleine réunion, chaque caresse dans l’obscurité de son salon renforçait ce lien invisible qui nous isolait du reste du monde.

Nous étions un duo clandestin, jouant une partition secrète au milieu d’un orchestre qui nous observait.

— Demain, dit-il entre deux baisers, alors qu'il me portait vers sa chambre, je serai à nouveau odieux avec toi. Je te demanderai de refaire trois fois la mise en page du contrat.

Je ris, ma tête basculant en arrière alors que ses lèvres descendaient vers mon décolleté.

— Et moi, je te répondrai que tes méthodes sont archaïques et que tu devrais apprendre à déléguer.

— Je t'ordonnerai de rester tard pour "corriger tes erreurs".

— Et je resterai, murmurai-je en sentant le drap frais de son lit sous mon dos. Mais seulement si la récompense en vaut la peine.

Il se pencha au-dessus de moi, ses yeux brillant d'une intensité sauvage.

— Elle en vaudra la peine. Je te le promets.

Dans l'obscurité de la chambre, loin des regards, la fausse note n'existait plus. Il n'y avait que cette harmonie fragile, ce crescendo d'émotions qui nous emportait toujours plus haut, nous faisant oublier que chaque symphonie, aussi belle soit-elle, finit toujours par atteindre ses dernières mesures.

Mais pour l'instant, nous étions au cœur du morceau. Et nous refusions de nous arrêter de jouer. À cet instant, la clandestinité n'était pas un poids, c'était notre sanctuaire. Un espace où l'amour n'avait pas besoin de titre, de hiérarchie ou de permission. Juste de nous.

Chapitre 9

Dissonance

CHAPITRE : DISSONANCE

Le silence qui suivit nos ébats n'était pas celui, feutré et soyeux, des amants qui s'apaisent. C'était un silence de verre pilé. Un silence qui coupait.

Le lendemain matin, dans les bureaux de la firme, l'air semblait avoir changé de densité. Julian n'était plus l'homme qui, quelques heures plus tôt, murmurait des promesses à l'ombre de mes vertèbres. Il était redevenu une statue de granit, sculptée dans un costume trois-pièces trop parfait pour être honnête.

Je le regardais à travers la paroi vitrée de son bureau. Il ne m'avait pas adressé un regard depuis son arrivée. Son téléphone semblait être devenu une extension greffée à sa paume, vibrant à une fréquence nerveuse qui faisait écho à la mienne.

L'odeur du café noir, trop amer, flottait dans l'open space, se mélangeant au parfum métallique de la climatisation. Habituellement, Julian sentait le bois de santal et l'assurance. Aujourd'hui, de loin, je ne percevais que l'effluve acide de l'urgence.

— Clara, les dossiers pour le gala de ce soir.

Sa voix, via l'interphone, fut un coup de scalpel. Froide. Distante. Dépouillée de toute la chaleur que nous avons partagée sous les draps.

Je me levai, lissant ma jupe crayon avec des mains qui trahissaient un léger tremblement. J'entrai dans son bureau. L'atmosphère y était saturée de tension,

comme si l'orage s'était enfermé entre les quatre murs.

— Voici les derniers chiffres, dis-je en posant les documents sur son bureau.

Il ne leva pas les yeux. Ses doigts tapaient nerveusement sur son bureau en acajou.

Tap. Tap. Tap. Un rythme désordonné. Une fausse note.

— Bien. Tu peux disposer.

Je restai plantée là, le cœur battant contre mes côtes comme un oiseau en cage.

— Julian ?

Il s'arrêta de taper. Ses épaules se raidirent, mais il garda les yeux fixés sur son écran.

— On a dit "pas de noms personnels" au bureau, Clara.

Le coup fut direct. Précis. Je sentis le sang affluer à mes joues, non pas de honte, mais d'une colère sourde.

— On est seuls, Julian. Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'as pas décroché un mot depuis ce matin. Si c'est à propos d'hier soir... si tu regrettes...

Il releva enfin la tête. Ses yeux, d'habitude si perçants, étaient voilés par une brume de panique qu'il tentait maladroitement de camoufler sous un masque de mépris.

Mais je le connaissais trop bien maintenant. Je savais lire les silences entre ses mots.

— Il n'y a rien à regretter, dit-il d'une voix monocorde. C'était une diversion.

Maintenant, le monde réel reprend ses droits. Et le monde réel exige que je gère une crise que tu ne peux pas comprendre.

Une diversion.

Le mot me percuta l'estomac. Tout le sanctuaire que nous avons construit, cet espace où "l'amour n'avait pas besoin de titre", venait de s'effondrer sous le poids d'un seul mot.

— Une diversion ? répétai-je, la voix étranglée. C'est comme ça que tu appelles ce qu'on vit ?

— Clara, s'il te plaît. Pas aujourd'hui.

Il se leva brusquement, contournant son bureau pour se diriger vers la fenêtre qui surplombait la ville. Il me tournait le dos, une barrière physique impénétrable. Son téléphone vibra à nouveau sur le bureau. L'écran s'alluma, révélant un aperçu de message : *« Ils savent pour l'audit. Les photos arrivent sur le bureau de la presse à 18h. »*

Je ne savais pas de quoi il s'agissait. Je ne savais rien de ses secrets de coulisses, de ce qu'il cachait derrière les chiffres et les contrats de cette multinationale. Tout ce que je voyais, c'était sa fuite.

— Tu me pousses dehors, murmurai-je en m'approchant de lui. Pourquoi ? Tu as peur de quoi ?

Je tendis la main pour effleurer son épaule, une habitude que j'avais prise ces dernières semaines. Mais avant que mes doigts ne touchent le tissu luxueux de sa veste, il fit un pas de côté. Un mouvement sec, presque instinctif. Un rejet.

Le froid qui m'envahit alors fut plus glacial que n'importe quel hiver.

— Ne me touche pas, lâcha-t-il. Pas ici. Plus maintenant.

— Pourquoi ? Parce que je suis juste l'employée avec qui tu t'amuses ? Parce que la "récompense" dont tu parlais hier soir est déjà épuisée ?

Il se tourna vers moi, son visage décomposé par une fureur contenue.

— Tu ne comprends rien ! hurla-t-il presque. Tu crois que tout tourne autour de tes sentiments, de nos petits moments cachés ? Le sol est en train de se dérober sous mes pieds, Clara. Si je tombe, je t'entraîne avec moi. Alors dégage de ce bureau. Maintenant.

L'insulte était dans le ton autant que dans les mots. La dissonance était totale. Nous n'étions plus sur la même partition. J'étais dans le lyrisme, il était dans la survie brutale.

Je reculai, les larmes brûlant le bord de mes paupières, mais je refusai de les laisser couler devant lui.

— Tu as raison, Julian. Je ne comprends rien. Je pensais qu'on jouait un duo, mais tu n'as jamais voulu que d'un solo.

Je sortis du bureau, claquant la porte derrière moi. Le bruit résonna dans tout l'étage, une note finale discordante qui brisait le silence de plomb.

L'après-midi fut un calvaire de faux-semblants. Je me noyais dans les préparatifs du gala de charité de la fondation. Le luxe, le champagne, les robes de bal... Tout cela me semblait désormais d'un grotesque absolu.

Partout où je passais, je sentais le regard de Julian sur moi, mais dès que je tournais la

tête, il l'évitait. Il était entouré d'avocats, de conseillers en communication, le visage de plus en plus livide.

Vers 17 heures, je me réfugiai dans les vestiaires pour me changer. La robe que j'avais choisie, une soie bleu nuit qui épousait mes courbes, me semblait soudain être une armure trop lourde. En fixant le miroir, je vis une femme dont le regard s'éteignait.

Le poids du secret de Julian — ce secret que je ne connaissais pas encore mais que je sentais vibrer comme une menace — créait une fosse entre nous. Et dans mon ignorance, je ne voyais qu'une chose : il ne m'aimait pas assez pour me faire confiance. Il préférerait me briser plutôt que de se montrer vulnérable.

Une notification fit vibrer mon propre téléphone. Un message de ma meilleure amie, accompagnée d'un lien vers un site de ragots financiers.

« Clara, regarde ça... C'est Julian sur la photo ? »

Mes doigts tremblèrent en ouvrant le lien. La photo était floue, prise sous la pluie, il y a quelques mois. On y voyait Julian, devant un bâtiment discret, échangeant une enveloppe avec un homme dont le visage était masqué. Le titre était explicite : *« Julian Vane : L'empire construit sur un mensonge ? Les preuves de la fraude révélées ce soir. »*

Le souffle me manqua. Ce n'était pas une affaire de cœur. C'était une exécution publique.

Soudain, la porte du vestiaire s'ouvrit. Julian entra. Il avait enlevé sa veste, sa chemise était déboutonnée au col, ses cheveux d'habitude impeccables étaient en désordre. Il avait l'air d'un homme qui venait de voir son propre fantôme.

— Clara, je... commença-t-il, la voix cassée.

— C'est ça ? dis-je en tendant mon téléphone vers lui. C'est pour ça que tu m'as traitée comme une moins que rien toute la journée ? Tu as peur d'être démasqué ?

Il s'appuya contre la porte, fermant les yeux.

— Ils vont tout sortir à 18h. Les comptes offshore, les signatures détournées par mon prédécesseur que j'ai couvert... Tout. Je savais que ça arrivait, mais je ne pensais pas qu'ils te trouveraient aussi.

— Me trouver ?

— Il y a des photos de nous, Clara. Dans l'obscurité. Devant chez toi. Ils vont t'utiliser pour m'atteindre. Ils vont dire que tu es ma complice, ou pire, une diversion que j'ai payée.

Il fit un pas vers moi, et cette fois, il n'y avait plus de mépris dans ses yeux. Juste une immense détresse.

— J'ai essayé de mettre de la distance entre nous pour que, quand la bombe explosera, tu sois le plus loin possible du cratère. Je voulais que tu puisses dire que je n'étais rien pour toi. Que tu me détestais.

Ses paroles auraient dû m'apaiser, m'expliquer sa froideur. Mais elles ne firent qu'accentuer la douleur.

— Tu as décidé pour moi, Julian. Encore une fois. Tu as choisi le silence plutôt que l'harmonie. Tu as préféré me faire croire que je ne comptais pas plutôt que de me laisser choisir si je voulais rester à tes côtés dans la tempête.

Le silence revint, mais il n'était plus de verre. Il était de plomb. Dehors, on entendait déjà les premiers invités arriver, le cliquetis des verres, les rires mondains qui précèdent les scandales.

— Il est trop tard, murmura-t-il. La musique s'arrête.

— Non, répondis-je en m'approchant de lui, ignorant la panique qui hurlait dans mes veines. Elle change juste de rythme. Mais la dissonance, Julian... c'est toi qui l'as créée en jouant seul.

Je passai devant lui, l'odeur de son désespoir m'étouffant presque. Au moment où je posai la main sur la poignée, il m'attrapa le poignet. Ses doigts étaient glacés, mais son regard brûlait d'une intensité sauvage, la même que la nuit dernière.

— Si tu sors par cette porte avec moi, ta carrière est finie. Ta réputation sera liée à la mienne. Tu seras la femme du fraudeur.

Je le regardai droit dans les yeux, cherchant l'homme derrière le masque, l'amant derrière le patron.

— On a dit qu'on refusait de s'arrêter de jouer, non ? Alors assumons la fausse note.

Mais au fond de moi, alors que nous nous apprêtions à affronter les flashes des photographes qui s'agglutinaient déjà devant l'entrée, je savais que quelque chose s'était brisé. La confiance était une corde sensible, et Julian venait de tirer dessus jusqu'à la rupture.

La symphonie touchait à sa fin, et le final s'annonçait sanglant.

Chapitre 10

Point d'Orgue

****CHAPITRE : POINT D'ORGUE****

Le battant de la porte s'ouvrit sur un mur de lumière. Un déluge de flashes, blanc et violent, qui s'écrasa sur nous comme une vague scélérate. Le bruit suivit, instantanément : un brouhaha de questions hurlées, de cliquetis d'obturateurs, ce son métallique et carnassier que font les journalistes quand ils sentent le sang.

Julian resserra sa main sur mon poignet. Ses doigts ne tremblaient pas, mais je sentais sous son apparente superbe une tension électrique, un courant de haute tension qui menaçait de nous griller tous les deux. L'odeur de la ville — asphalte mouillé, échappements et cette pluie fine qui commençait à tomber — se mélangea au parfum boisé de son sillage. Une odeur de luxe et de cendres.

— Ne les regarde pas, Clara. Regarde la voiture. Rien d'autre, murmura-t-il contre mon oreille.

Son souffle était chaud, un contraste douloureux avec le froid de la rue. Je ne l'écoutai pas. Je relevai le menton, fixant l'objectif d'une caméra qui nous barrait le passage. Si nous devions sombrer, je voulais voir l'iceberg en face.

Nous fendîmes la foule. Le service de sécurité de l'Opéra jouait des coudes, créant un étroit corridor humain où les insultes et les questions fusaiement : *« Julian, confirmez-vous les accusations de plagiat ? » « Clara, saviez-vous pour le compte offshore ? » « Est-ce que tout votre duo n'était qu'un coup marketing ? »*

Le mot « marketing » me cingla comme un fouet.

La portière de la berline noire s'ouvrit. Julian me poussa presque à l'intérieur avant de s'engouffrer derrière moi. La porte claqua, étouffant le chaos. Le silence qui suivit fut plus assourdissant encore que les cris.

À l'intérieur, l'habitacle sentait le cuir neuf et le désinfectant froid. Julian se laissa aller contre le dossier, fermant les yeux. La lumière des lampadaires défilait sur son visage, une alternance d'or et d'ombre qui accentuait ses traits de marbre. Il semblait soudain épuisé, comme si l'armure venait de se fissurer.

— C'est fini, lâcha-t-il dans un souffle. On est en sécurité.

Je le regardai, le cœur battant à un rythme irrégulier, une syncope sauvage dans ma poitrine.

— La sécurité, c'est ça ? Fuir comme des coupables ?

— C'est une retraite stratégique, Clara. Demain, mes avocats...

— Tes avocats ne pourront pas réécrire la partition, Julian. La note est jouée. Elle est fausse.

Il ouvrit les yeux. Ses pupilles étaient dilatées, deux abîmes noirs dans lesquels j'avais cru lire de l'amour. Il tendit la main pour effleurer ma joue, mais je me reculai, le dos collé à la portière. Le cuir grinça sous mon mouvement.

C'est à cet instant que son téléphone, posé sur l'accoudoir central, s'alluma.

Une notification. Un message court, mais le nom de l'expéditeur me fit l'effet d'une décharge électrique. *« Maître Valmont »*. Mon avocat. Celui qui s'occupait de la succession de mon père, celui qui gérait les ruines de mon héritage.

Julian tenta de s'emparer de l'appareil, mais je fus plus rapide. Mon geste fut

instinctif, guidé par une intuition viscérale qui me tordit les boyaux avant même que mon cerveau ne comprenne.

— Rends-moi ça, Clara. C'est professionnel.

— Valmont est *mon* avocat, Julian. Qu'est-ce qu'il a à te dire ?

Il ne répondit pas. Son visage se figea, redevenant ce masque d'impassibilité que j'avais appris à détester autant qu'à aimer. Je déverrouillai l'écran — il n'avait même pas changé le code que j'avais vu un soir de faiblesse : la date de notre premier concert. Une ironie cruelle.

Je ne lus pas seulement le dernier message. J'ouvris la discussion. Je remontai le fil.

Le monde s'arrêta de tourner.

Le luxe de la voiture, le confort feutré, la chaleur de Julian... tout se transforma en un décor de carton-pâte prêt à s'effondrer. Les messages étaient explicites. Ils dataient d'il y a six mois. Bien avant notre rencontre « fortuite » à la galerie.

« Dossier Clara V. : Les dettes sont rachetées à 80 %. Elle est à bout. C'est le moment pour l'Arpège d'intervenir en sauveur. »

« Le scandale du plagiat est prêt. Ça va l'isoler de ses derniers soutiens. Elle n'aura que vous. »

« Julian, elle commence à poser des questions. Accélérez la phase émotionnelle. »

Phase émotionnelle.

Chaque mot était un éclat de verre qui s'enfonçait dans ma gorge. Je ne pouvais plus respirer. L'air était devenu trop dense, saturé par l'odeur de sa trahison.

— « L'Arpège »... murmurai-je, ma voix n'étant plus qu'un sifflement étranglé. C'est

toi. C'est toi qui as racheté mes dettes. C'est toi qui as orchestré la rumeur qui a détruit mon dernier contrat à Londres.

Julian ne bougea pas d'un millimètre. Il fixait la route devant nous, le profil dur, presque sculptural.

— C'était le seul moyen de te protéger, Clara. De te garder près de moi. Tu coulais. J'ai juste construit le radeau.

— Tu n'as pas construit un radeau, Julian ! Tu as coulé mon navire pour pouvoir jouer les sauveteurs !

Je balançai le téléphone contre le tableau de bord. Le bruit du choc fut sec, définitif.

— Tout était écrit, n'est-ce pas ? Chaque regard, chaque frôlement dans les coulisses, chaque mot doux murmuré dans le noir... C'était du solfège. Une putain de mise en scène.

Je sentais les larmes brûler mes paupières, mais je refusais de les laisser couler. Pas devant lui. Plus jamais. Le sentiment d'avoir été un jouet, une marionnette dont il avait patiemment tiré les fils pour satisfaire une obsession ou un ego démesuré, me donnait la nausée.

Il se tourna enfin vers moi. Son regard n'était plus sauvage, il était froid. Calculateur.

— Tu étais magnifique ce soir, Clara. Même dans la dissonance, tu es la meilleure chose qui me soit arrivée. J'ai peut-être forcé le destin, mais les sentiments...

— Ne parle pas de sentiments, crachai-je. Tu ne sais même pas ce que ça veut dire. Pour toi, les gens sont des notes sur une portée. On les efface, on les déplace, on les ajuste pour que la mélodie te convienne.

— Et ça a marché, non ? Regarde où nous en sommes. Nous sommes le couple le plus

célèbre du milieu. Ensemble, nous sommes intouchables.

— « Nous » n'existent pas. Il y a toi, et il y a l'image que tu as créée de moi pour ton propre confort. Tu as fait de moi une fraudeuse par association pour être sûr que personne d'autre ne veuille de moi.

Je frappai contre la vitre qui nous séparait du chauffeur.

— Arrêtez la voiture ! Tout de suite !

— Clara, sois raisonnable, il y a des photographes partout derrière nous...

— ARRÊTEZ CETTE VOITURE OU JE SAUTE !

Le chauffeur, dérouté, pila. Les pneus crissèrent sur le bitume mouillé. Sans un regard pour Julian, je saisis la poignée.

— Clara, attend.

Il attrapa mon bras. Son contact, autrefois électrique, me fit l'effet d'une morsure de serpent. Je me dégageai avec une violence qui me surprit moi-même.

— Ne me touche plus, Julian de la Roche. Ne m'approche plus jamais.

Je sortis de la voiture. La pluie froide me gifla le visage, une bénédiction. Derrière nous, les phares des motos des paparazzi approchaient déjà, comme les yeux de prédateurs dans la nuit.

Julian baissa sa vitre. Son visage, à moitié caché par l'obscurité, semblait soudain d'une tristesse infinie. Mais je savais maintenant que même sa tristesse était peut-être une feinte, une nuance de jeu qu'il maîtrisait trop bien.

— Tu reviendras, dit-il d'une voix calme, presque mélodique. Parce que sans moi, tu

n'as plus rien. Ni carrière, ni argent, ni nom. Je suis ta seule issue.

Je m'essuyai le visage d'un revers de main, mélangeant l'eau et le mascara. Je lui adressai un sourire qui devait ressembler à une cicatrice.

— Je préfère le silence à ta musique, Julian.

Je fis demi-tour et m'enfonçai dans l'obscurité d'une ruelle, abandonnant la lumière des projecteurs et l'homme qui m'avait appris à aimer les fausses notes. Le point d'orgue était passé. La symphonie était finie.

Et dans le silence qui s'installa enfin, je n'entendis que le bruit de mes propres pas sur le pavé, solitaires, mais enfin, enfin réels.

Chapitre 11

Partition Brisée

L'ascenseur grimpa vers le 42e étage dans un silence pressurisé qui me fit bourdonner les oreilles. Ce matin-là, l'air de l'agence n'avait pas son odeur habituelle de café de spécialité et de papier glacé. Il sentait l'ozone, comme juste avant un crash d'avion.

Mes talons claquaient sur le marbre blanc du hall d'entrée avec une régularité de métronome, mais à l'intérieur, mon cœur jouait une mesure asymétrique, une arythmie sauvage que je tentais de dompter. Je n'avais pas dormi. Mes yeux brûlaient, irrités par le démaquillant et les larmes séchées, et ma peau semblait trop étroite pour mon corps.

— Bonjour, Éléonore, murmura la réceptionniste sans oser lever les yeux de son écran.

Le message était clair : j'étais déjà une pestiférée. La nouvelle de notre éclat nocturne avait dû circuler plus vite qu'un tweet viral. Dans ce milieu, le silence est une monnaie d'échange, et j'avais fait banqueroute.

Je poussai la porte en verre de l'open space. D'ordinaire, cet endroit était une symphonie de cliquetis de claviers et de rires feutrés. Aujourd'hui, c'était un tombeau de glace. Les regards bifurquaient dès que je croisais une pupille connue. On m'évitait comme une dissonance dans un accord parfait.

Julian était là.

Il se tenait au centre de la salle de conférence, les mains enfoncées dans les poches de

son pantalon de costume à mille euros. Il discutait avec l'air détaché d'un homme qui vient de commander un café, alors qu'il était en train de rayer mon nom de la carte du monde. En me voyant, il ne cilla pas. Sa présence dégageait cette odeur de santal et de tabac froid qui m'avait si longtemps rassurée, mais qui m'écoeurait désormais. C'était l'odeur du mensonge.

— On t'attendait, dit-il d'une voix monocorde, dépourvue de l'inflexion mélodique qu'il utilisait pour me séduire.

Il fit un signe de tête vers son bureau privé. Je le suivis, consciente des dizaines de paires d'yeux plantées entre mes omoplates comme des dagues de glace.

Dès que la porte se referma, la température sembla chuter de dix degrés. Julian s'assit derrière son bureau en acajou, un monolithe sombre qui nous séparait. Il ne m'invita pas à m'asseoir. Il se contenta de faire glisser un dossier de cuir noir vers moi.

— C'est quoi ? demandai-je, ma voix plus ferme que je ne l'aurais cru.

— Ta sortie de scène, Éléonore. On appelle ça une rupture conventionnelle dans le monde civilisé. Dans le nôtre, c'est une mise à mort.

Je l'observai. Ses traits étaient parfaits, d'une beauté sculptée, presque irréaliste sous les néons crus. Mais je voyais enfin les fissures. Il n'y avait aucune émotion dans ses yeux, juste une stratégie de gestion de crise. J'avais été son chef-d'œuvre, sa muse, sa marionnette préférée. Maintenant que les fils étaient coupés, je n'étais plus qu'un déchet encombrant.

— Tu ne perds pas de temps, soufflai-je en sentant une boule d'amertume remonter dans ma gorge. Hier soir, tu me disais que j'étais ta seule issue. Ce matin, tu me donnes les papiers du divorce ?

Julian pencha la tête sur le côté, un petit sourire cruel au coin des lèvres.

— Hier soir, tu avais encore une valeur marchande. Ce matin, les tabloïds ont publié les photos de toi, trempée, hurlant dans une ruelle. Tu as brisé l'image, Éléonore. Et sans l'image, tu n'es qu'une fille qui joue moyennement bien du piano et qui a un tempérament instable.

Le coup fut direct, brutal. La trahison n'était pas seulement sentimentale, elle était professionnelle, viscérale. Il me dépouillait de tout ce qu'il m'avait aidée à construire, me rappelant que chaque brique de ma carrière lui appartenait.

Je m'approchai du bureau, mes doigts effleurant le cuir froid du dossier. Mon parfum — une note de vanille et de poivre — vint se heurter à son sillage de santal. Ce mélange, autrefois si harmonieux, sentait aujourd'hui le brûlé.

— Tu m'as appris à aimer les fausses notes, Julian. Mais la plus grande fausse note de ma vie, c'était toi.

Il se leva d'un bond, sa chaise roulant lourdement sur le tapis. La tension entre nous était si épaisse qu'on aurait pu la découper au scalpel. Il contourna le bureau, s'arrêtant à quelques centimètres de moi. Je sentais la chaleur de son corps, ce rayonnement magnétique qui m'avait si souvent fait perdre pied. Son regard descendit sur mes lèvres, puis remonta vers mes yeux avec une intensité prédatrice.

— Tu penses vraiment pouvoir exister sans moi ? murmura-t-il, sa voix redevenant ce velours dangereux. Regarde-les, dehors. Ils attendent tous de te voir tomber. Sans mon nom accolé au tien, tu n'es qu'un bruit de fond. Une note perdue dans le vent.

Il leva la main, son pouce effleurant ma pommette avec une douceur terrifiante. C'était un geste de possession, pas d'affection. Une tentative désespérée de reprendre le contrôle de la partition.

— Reviens sur ce que tu as dit hier, reprit-il plus bas. Signe ce contrat de représentation exclusive, et j’effacerai tout. On dira que c’était un coup de com. Une performance artistique. On créera une nouvelle harmonie.

Pendant une seconde, une infime fraction de seconde, la sécurité de sa prison dorée m'apparut tentante. La peur du vide me tordit les entrailles. Mais je vis son regard dériver vers le dossier sur le bureau, et je compris. Il n'avait pas peur de me perdre, il avait peur de perdre son instrument.

Je saisis sa main et l'écartai de mon visage. Sa peau était chaude, la mienne glacée.

— Tu sais ce qu'il se passe quand une partition est brisée, Julian ? On ne peut plus la jouer. Même si on recolle les morceaux, le papier est déchiré. La musique ne sera plus jamais fluide.

Je pris le dossier, mais au lieu de l'ouvrir, je le jetai dans la corbeille en métal à ses pieds. Le bruit sourd résonna comme un coup de cymbale final.

— Je ne signerai rien. Tu veux ma carrière ? Prends-la. Tu veux mon nom ? Garde-le. Je préfère être un bruit de fond libre qu’une symphonie enfermée dans ton coffre-fort.

Le visage de Julian se crispa. La froideur polaire se mua en une rage sourde, celle d’un chef d’orchestre devant un pupitre qui refuse d’obéir.

— Tu vas ramper, Éléonore. Dans moins d'un mois, tu m'appelleras pour me supplier de te reprendre.

— Alors prépare-toi à attendre longtemps, Julian. Parce que le silence que je vais t'offrir sera le plus beau morceau que tu n'auras jamais entendu.

Je fis demi-tour. Chaque pas vers la sortie de son bureau était une petite victoire sur la pesanteur. Je sentais son regard brûler mon dos, j'entendais presque le grincement de ses dents.

En traversant l'open space pour la dernière fois, je ne baissai pas les yeux. Je voyais les visages figés, les expressions de pitié ou de mépris. Je m'en moquais. Le parfum de Julian ne me suivait plus. L'odeur de l'ozone s'était dissipée, laissant place à une clarté brutale.

Arrivée devant l'ascenseur, j'appuyai sur le bouton. Les portes s'ouvrirent. Je n'avais plus de sac, plus de contrat, plus de futur assuré. Mon cœur battait toujours de façon irrégulière, mais cette fois, ce n'était pas de la peur. C'était le rythme d'une impro.

Alors que les portes se refermaient, j'aperçus Julian une dernière fois à travers la vitre de son bureau. Il tenait une baguette de direction entre ses doigts, une habitude nerveuse. Il la brisa net.

Le "clac" du bois qui cède fut le dernier son que j'entendis avant que l'ascenseur ne plonge vers le rez-de-chaussée.

La partition était brisée, les instruments étaient rangés, et pour la première fois de ma vie, je n'avais pas besoin d'applaudissements pour me sentir vivante. Le froid de la rue m'accueillit, piquant, réel, et absolument magnifique.

Je marchai, mes pas sur le bitume composant une mélodie nouvelle, une musique sans maître, une suite de notes franches qui n'appartenaient qu'à moi. La fausse note était enfin résolue.

Chapitre 12

Solo Mélancolique

CHAPITRE : SOLO MÉLANCOLIQUE

Le silence n'est pas l'absence de son. C'est une présence écrasante, une matière noire qui s'engouffre dans les espaces laissés vides par ceux qui partent.

Dans son bureau perché au quarantième étage, Julian restait immobile. Ses doigts s'étaient refermés sur les deux morceaux de sa baguette de direction. Le bois d'ébène, précieux et rigide, l'avait trahi. Ou peut-être était-ce lui qui avait exercé une pression que même la perfection ne pouvait supporter.

L'odeur de Clara flottait encore dans la pièce. Un mélange de gardénia sauvage et de cette pointe métallique, presque électrique, qu'elle exhalait quand elle était en colère. C'était une fragrance qui ne figurait sur aucun contrat, une note de tête qui n'aurait jamais dû figurer dans sa partition de vie si bien orchestrée.

Il s'approcha de la baie vitrée. En bas, New York n'était qu'un amas de pulsations lumineuses, un orchestre désordonné dont il ne maîtrisait plus le tempo. Il avait tout : la renommée, le pouvoir, le contrôle absolu sur les carrières et les cœurs. Mais en regardant le vide laissé par l'ascenseur, Julian ressentit une dissonance atroce.

Le succès, sans personne pour vous regarder le porter, n'était qu'un costume trop lourd.

— Imbécile, murmura-t-il pour lui-même.

Sa voix résonna, sèche, contre le verre. Il avait voulu la posséder comme on possède un Stradivarius : en l'enfermant dans un étui de velours et de clauses juridiques. Il avait cru que le talent de Clara était une ressource à exploiter, une « fausse note » à corriger pour atteindre la perfection. Il réalisait maintenant que la fausse note, c'était lui. C'était son besoin maladif de tout diriger, de transformer chaque émotion en une ligne de profit ou un crescendo médiatique.

Il ramassa le sac de Clara, resté sur le fauteuil de cuir. Il l'ouvrit avec une hésitation qui ne lui ressemblait pas. À l'intérieur, pas de secrets d'État, juste l'intimité d'une femme qu'il avait prétendu connaître : un tube de baume à lèvres à la cerise, un carnet de partitions griffonné de ratures nerveuses, et une vieille pince à cheveux.

Il porta la pince à son nez. L'odeur était plus forte ici. Un frisson, une décharge de pure tension, lui traversa l'échine. Il se revit, deux soirs plus tôt, ses mains posées sur les hanches de Clara pendant qu'elle jouait ce passage de Rachmaninov. Il avait prétexté une correction de posture. Le mensonge était si confortable. Mais la vérité, c'était la chaleur de sa peau à travers la soie de sa robe, le petit gémissement de concentration qu'elle avait laissé échapper, et la façon dont ses yeux s'étaient ancrés dans les siens.

À ce moment-là, il n'y avait pas de contrat. Il n'y avait que deux instruments s'accordant dans le noir.

Pendant ce temps, à quelques blocs de là, Clara marchait. Ses talons claquaient sur le bitume avec une régularité de métronome, mais son esprit était en plein *free jazz*.

Le froid de novembre lui mordait les joues, mais elle s'en moquait. Pour la première fois depuis des mois, elle ne se demandait pas si elle était "photogénique" ou si sa prestation servait les intérêts de la firme de Julian. Elle n'était plus "Clara, la prodige

sous contrat". Elle était juste Clara.

Pourtant, la liberté avait un goût étrange. Un goût de cendre et de réglisse.

Elle s'arrêta devant une vitrine de disquaire fermée. Son propre visage l'observait depuis une affiche promotionnelle. Elle y paraissait lisse, glacée, irréelle. Julian avait voulu cette image. Et elle s'y était complue, pensant que l'amour pouvait naître d'un arrangement mutuellement bénéfique.

— Quel gâchis, souffla-t-elle.

Elle se souvint de son regard, juste avant qu'elle ne franchisse le seuil de l'ascenseur. Ce n'était pas le regard d'un homme d'affaires qui perd un investissement. C'était le regard d'un homme qui voit son reflet se briser.

Elle s'assit sur un banc humide, ignorant l'inconfort. Ses mains, privées de leur instrument, pianotaient nerveusement sur ses genoux. Elle essaya de se convaincre que tout était faux. Leurs dîners aux chandelles ? De la communication. Leurs rires après les répétitions ? De la détente technique. Ses baisers ?

Clara ferma les yeux. Elle sentit encore le goût de son café sur les lèvres de Julian, la rugosité de sa barbe naissante contre son cou. Elle se souvint de la manière dont il la tenait, parfois, comme s'il avait peur qu'elle s'évapore. À l'époque, elle pensait qu'il protégeait son "atout".

Aujourd'hui, dans le froid piquant de la rue, la vérité la frappa comme une gifle : on ne brise pas une baguette de direction par simple agacement professionnel. On la brise parce que le rythme est rompu. Parce que la musique s'est arrêtée et que le silence qui suit est insupportable.

Elle avait menti sur son passé, sur ses intentions, pour entrer dans son monde. Mais

lui, il avait menti sur ses sentiments pour garder le contrôle. Ils étaient deux faussaires de génie, perdus dans une galerie de miroirs.

Une larme solitaire, chaude, traça un chemin sur sa joue froide.

— Tu es tombée amoureuse du dompteur, Clara. Bravo.

Elle sortit son téléphone. Aucune notification. Julian était trop fier pour la poursuivre, trop habitué à ce que le monde gravite autour de lui. Elle l'imaginait dans son bureau, versant un scotch hors de prix, l'air sombre et magnifique, détestant le fait qu'il ne pouvait pas racheter son absence.

Soudain, le son d'un saxophone s'éleva au coin de la rue. Un musicien de rue, un vieux monsieur au chapeau cabossé, jouait une mélodie lente, mélancolique, pleine de "blue notes". Ce n'était pas parfait. C'était rugueux. C'était vivant.

Clara écouta. Chaque note était un aveu. La musique ne mentait jamais, même quand les musiciens passaient leur vie à le faire. Elle réalisa alors que ce qu'elle avait ressenti avec Julian dans cette salle de répétition vide, ce n'était pas de la peur, ni même de l'ambition. C'était cette même vibration. Réelle. Brute. Indestructible.

Le contrat était déchiré, le futur était une page blanche, mais le sentiment, lui, restait là, logé entre ses côtes comme une écharde de bois d'ébène.

Julian, dans son bureau, finit par poser les morceaux de la baguette sur son bureau en acajou. Il s'assit dans son fauteuil et fixa le téléphone. Un mot. Il lui suffirait d'un mot pour la faire revenir, pour lui proposer un nouveau contrat, plus juste, plus honnête.

Mais il savait qu'un contrat ne suffirait plus.

Il se leva, éteignit les lumières de son bureau, laissant la ville entrer par les vitres. Pour la première fois de sa carrière, le Maestro n'avait pas de plan. Il n'avait pas de partition pour la suite.

Il sortit de la pièce, laissant derrière lui le luxe et le silence. Il devait la retrouver. Non pas pour sa carrière, non pas pour l'image, mais pour entendre à nouveau cette fausse note qui, seule, donnait un sens à sa symphonie.

Dehors, Clara se leva du banc. Elle ne rentra pas chez elle. Elle commença à marcher vers le seul endroit où elle savait qu'il pourrait la chercher, là où tout avait commencé, là où les masques tombaient devant l'exigence des cordes.

Le solo était fini. Mais le duo, peut-être, ne faisait que commencer dans l'ombre de la nuit new-yorkaise. Une musique sans filet, sans maître, et enfin, sans mensonge.

Chapitre 13

L'Écho du Pardon

CHAPITRE : L'ÉCHO DU PARDON

L'air de New York avait ce goût de métal froid et de pluie imminente, une morsure acide qui s'engouffrait dans les poumons de Clara alors qu'elle remontait la 57^e rue. Elle ne savait pas pourquoi ses pas l'avaient guidée ici, devant les portes massives du vieux conservatoire, celui où les boiseries craquent sous le poids des ambitions et où l'odeur du vernis et de la colophane semble imprégnée jusque dans les briques.

C'était là que tout avait commencé. Là où Julian avait, pour la première fois, posé son regard de prédateur esthétique sur elle.

Elle poussa la porte de service, celle dont le verrou fermait mal. Le silence du bâtiment vide l'enveloppa comme un linceul de velours. Elle monta les marches, ses talons claquant contre le marbre, un métronome irrégulier trahissant son trouble. Elle entra dans le grand studio de répétition, baigné par la lumière blafarde des lampadaires extérieurs qui filtrait à travers les hautes fenêtres.

Elle s'attendait au vide. Elle trouva une présence.

Julian était là.

Il ne l'attendait pas assis sur une chaise, ni debout dans une posture de conquérant. Il était au piano, les manches de sa chemise blanche retroussées, la cravate desserrée. Il ne l'avait pas entendue entrer, ou peut-être feignait-il de ne pas l'avoir sentie. L'odeur de son parfum — un mélange de cèdre fumé et d'une pointe de gin glacé — flottait

déjà dans l'espace, s'attaquant aux sens de Clara avant même qu'un mot ne soit échangé.

Julian posa ses mains sur l'ivoire. Le premier accord tomba, lourd, sombre, vibrant jusque dans les chevilles de Clara.

Ce n'était pas du Mozart. Ce n'était pas la perfection millimétrée qu'il exigeait de ses orchestres. C'était quelque chose de brut, de sauvage. Une mélodie qui semblait s'arracher de ses doigts comme une confession qu'il aurait voulu taire.

— Tu m'as suivie, dit-elle, sa voix n'étant qu'un souffle dans l'immensité de la salle.

Julian s'arrêta net. Il ne se retourna pas. Ses épaules, d'ordinaire si droites, s'affaissèrent imperceptiblement.

— Je savais que tu reviendrais au point zéro, répondit-il. C'est le propre des symphonies, Clara. On revient toujours à la tonique.

Il se tourna enfin. Ses yeux, d'un gris d'orage, sondèrent les siens. Il y avait une fatigue qu'elle n'avait jamais vue chez lui, une faille dans l'armure de l'homme qui dirigeait le monde à la baguette.

— Je ne suis pas une note dans ton orchestration, Julian. Je ne suis plus ton employée.

— Je le sais, murmura-t-il en se levant.

Il s'approcha. Chaque pas réduisait cet espace de sécurité qu'elle essayait de maintenir. Clara sentit la chaleur émaner de lui, un contraste violent avec le froid de la rue. Elle pouvait voir le battement de son pouls au creux de son cou. Elle détestait la façon dont son corps trahissait sa colère en la transformant en une attente

électrique.

— Alors pourquoi ? Pourquoi ce cirque ? Pourquoi être ici ?

Julian s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Trop près. Elle pouvait voir les minuscules éclats d'or dans ses iris. Il leva une main, hésita, puis laissa ses doigts effleurer la mèche de cheveux qui s'était échappée du chignon de Clara. Ce simple contact, aussi léger qu'un pizzicato, fit frissonner Clara de la nuque jusqu'au bas du dos.

— Parce que je suis incapable de le dire, Clara. Les mots... ils sont plats. Ils sont statiques. Ils mentent.

— Et la musique ne ment pas ? demanda-t-elle, le défi aux lèvres malgré son cœur qui cognait contre ses côtes.

— Pas celle-là.

Il fit un pas de côté et lui désigna le violon qui attendait sur le dessus du piano. Son instrument. Celui qu'elle avait laissé derrière elle en claquant la porte du bureau.

— Joue avec moi, dit-il.

— Tu te moques de moi ? On ne règle pas un licenciement et une trahison par un duo, Julian. C'est arrogant, même pour toi.

— Ce n'est pas un duo pour le public. C'est un duo pour nous. Une seule page. Si après ça, tu veux toujours partir, je te signerai tes documents de sortie. Je te donnerai même la recommandation que tu mérites pour le Philharmonique de Berlin. Mais joue.

Le chantage était subtil, mais Clara sentit l'adrénaline monter. Elle détestait l'aimer autant qu'elle aimait la musique, cette confusion des genres qui la rendait vulnérable. Elle s'approcha, saisit le violon. Le bois était tiède.

Julian retourna au piano. Il ne lui donna aucune partition. Il commença par un motif simple, lancinant, un ostinato en mineur qui résonnait comme un reproche. Clara hésita, puis posa l'archet sur les cordes. Elle répondit par une phrase nerveuse, heurtée.

C'était un dialogue de sourds qui devenait une conversation.

Julian changea de rythme, poussant Clara dans ses retranchements. Il cherchait la faille, il cherchait cette fameuse "fausse note" qui faisait son humanité. Et Clara la lui donna. Elle laissa l'archet déraiper légèrement, créant une dissonance poignante, un cri dans l'harmonie.

Au lieu de froncer les sourcils, Julian sourit. Un vrai sourire, rare, qui illumina son visage de manière dévastatrice. Il intégra sa dissonance, la transforma en un accord de neuvième sublime, lui donnant une raison d'être, une beauté nouvelle.

À cet instant, la tension dans la pièce changea de nature. Ce n'était plus de la colère, c'était une attraction gravitationnelle. La musique s'éleva, devenant plus intime, plus charnelle. Les notes semblaient caresser la peau de Clara, remplacer les mains qu'il n'osait pas encore poser sur elle.

Julian s'arrêta brusquement sur une note suspendue, laissant le silence vibrer de mille échos.

Clara baissa son violon, le souffle court. Sa poitrine se soulevait au rythme des battements de son cœur. Julian était debout devant elle, sans qu'elle l'ait vu bouger.

— Ce n'était pas dans la partition, murmura-t-elle.

— La partition est une cage, Clara. Tu m'as appris à ouvrir la porte.

Il posa ses mains sur ses épaules. Ses pouces dessinèrent de petits cercles sur son tissu fin, un contact brûlant qui semblait consumer ses dernières défenses. Clara sentait l'hésitation l'envahir, une marée basse qui la laissait nue face à lui.

— Julian, je ne peux pas... je ne sais pas si je peux te pardonner de m'avoir traitée comme un pion.

— Je ne t'ai pas traitée comme un pion, répliqua-t-il, sa voix descendant d'une octave, devenant rauque, presque une caresse. Je t'ai traitée comme la seule chose qui comptait assez pour me faire peur. J'ai essayé de te contrôler parce que si je ne le faisais pas, c'était toi qui avais tout le pouvoir sur moi.

Il approcha son visage du sien. Clara pouvait sentir la menthe de son haleine, la chaleur de sa peau. Elle aurait dû reculer, dire quelque chose de cinglant, une réplique "Pink Engine" qui aurait remis ce Maestro à sa place. Mais ses lèvres étaient à un souffle des siennes, et l'odeur du succès, de la sueur et du désir était un narcotique trop puissant.

— Un nouveau contrat, murmura-t-il contre sa bouche.

— Encore ? ironisa-t-elle, bien que ses yeux se ferment déjà sous la pression de la proximité.

— Pas de clauses. Pas de dates de fin. Juste nous. Sans filet.

Clara hésita. Le doute était une note discordante dans sa tête, lui rappelant les mensonges, l'ambition de Julian, sa froideur légendaire. Mais alors qu'il scellait

l'espace entre eux, que ses lèvres effleuraient enfin les siennes avec une douceur désarmante, elle se demanda si le pardon n'était pas, lui aussi, une forme de musique.

Une musique difficile, exigeante, mais la seule qui valait la peine d'être jouée.

Elle ne répondit pas. Pas encore. Elle se laissa simplement envahir par la vibration de cet instant, ici, dans l'ombre du conservatoire, là où les fausses notes devenaient enfin de vrais sentiments.

La tension ne retomba pas ; elle changea simplement de fréquence, promettant une suite où le silence serait enfin banni.

Chapitre 14

Résonance Finale

L'obscurité du conservatoire n'était pas noire ; elle était faite de nuances de gris profond, de reflets d'ébène sur le vernis des pianos et de cette odeur persistante de bois ancien, de colophane et de poussière d'étoiles. Le silence, d'ordinaire si pesant dans ces couloirs où l'excellence se gagne à coups de larmes, vibrait maintenant d'une électricité nouvelle.

Clara recula d'un pas, la respiration courte. Ses lèvres brûlaient encore du contact de Julian. C'était une brûlure familière, mais cette fois, il n'y avait pas le goût amer de la manipulation.

— « Pas de clauses », répéta-t-elle, sa voix ricochant sur les murs de la salle de répétition. « C'est une belle phrase, Julian. Très marketing. Très "nouveau départ". Mais on sait tous les deux que tu ne respirez que par le contrôle. »

Julian ne bougea pas. Il resta là, debout dans l'ombre, sa silhouette longue et élégante découpée par la lueur d'un réverbère extérieur. Il dégageait cette odeur de santal froid et de métal qui l'avait tant de fois intimidée. Mais ses mains, d'habitude si stables, étaient enfoncées dans les poches de son pantalon de costume, et elle devinait la tension de ses épaules.

— Je n'ai jamais contrôlé ce que je ressentais pour toi, Clara. C'est bien là le problème. C'est pour ça que j'ai essayé de tout mettre dans des cases. Le contrat, les dates, les objectifs de carrière... C'étaient des digues.

Il fit un pas vers elle. Un pas lent, précautionneux, comme s'il marchait sur une

partition de cristal.

— J'ai eu peur que si je te laissais entrer sans filet, tu réalises que derrière le maestro, il n'y a qu'un homme qui a oublié comment on joue sans partition.

Clara laissa échapper un rire sec, presque un sanglot.

— Et les mensonges, Julian ? La façon dont tu m'as utilisée pour calmer les mécènes ? La froideur quand j'avais besoin de savoir que ce qu'on vivait était réel ? Ce n'étaient pas des "digues", c'était du poison.

Elle s'approcha de lui, bravant l'aura magnétique qu'il dégageait. Elle posa sa main sur le revers de sa veste. Le tissu était cher, lisse, mais dessous, le cœur de Julian battait un tempo erratique, une mesure à cinq temps, instable et brute.

— J'ai passé des mois à me demander si j'étais une muse ou une simple note de bas de page dans ton ascension, reprit-elle, les yeux brillants. Tu m'as brisée pour mieux me réaccorder. C'est ça, ton amour ?

Julian ferma les yeux un instant. La douleur sur le visage de Clara était une dissonance qu'il ne pouvait plus ignorer. Il tendit la main, effleurant du bout des doigts la ligne de sa mâchoire. Sa peau était chaude, contrastant avec la fraîcheur de la pièce.

— J'ai été un lâche, murmura-t-il. J'ai cru que l'ambition était un substitut à la vie. Mais le soir, après les concerts, quand les applaudissements s'éteignent... le silence est assourdissant si tu n'es pas là pour le remplir.

Il plongea son regard dans le sien. Ses yeux, d'habitude d'un bleu d'acier impénétrable, étaient maintenant d'un gris d'orage, chargés de regrets.

— Tu n'es pas ma muse, Clara. Tu es la seule chose réelle dans un monde de simulacres. Les mensonges... je les ai dits pour me protéger de toi. Parce que si je t'aimais vraiment, je perdais mon armure. Et sans armure, je ne savais pas comment survivre à ce milieu.

— Et maintenant ? demanda-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

— Maintenant, je m'en fous de l'armure. Je préfère être écorché vif avec toi que parfait sans toi.

Le silence qui suivit n'était pas un vide. C'était une résonance. Celle qui suit la dernière note d'un concerto de Rachmaninov, quand le public retient son souffle, suspendu entre l'extase et la fin du rêve.

Clara sentit la colère refluer, remplacée par une lassitude infinie, mais aussi par un espoir fragile. Elle se rappela les heures passées au piano, à chercher la justesse d'un accord. Parfois, il fallait passer par des frottements insupportables pour trouver la résolution.

Elle glissa ses mains sur les épaules de Julian, remontant vers sa nuque. Ses doigts s'emmêlèrent dans ses cheveux sombres, brisant la perfection de sa coiffure.

— Si on fait ça, Julian... si on signe ce "contrat sans clauses"... il n'y aura plus de faux-semblants. Je ne serai pas la pianiste prodige que tu présentes au bras des donateurs. Je serai celle qui te dira quand tu es arrogant, quand tu es insupportable, et quand tu joues trop vite parce que tu as peur de ressentir.

Julian esquissa un sourire, un vrai, celui qui n'atteignait que rarement ses lèvres mais qui transformait son visage de statue en celui d'un homme.

— C'est exactement pour ça que j'ai besoin de toi. Pour que tu me rappelles que la

musique, c'est le sang, pas seulement l'encre.

Il la tira contre lui, supprimant les derniers millimètres d'air. La chaleur de leurs corps s'engouffra entre eux comme une vague. Clara enfouit son visage dans le creux de son cou, respirant son odeur. Elle sentit ses bras l'entourer, forts, possessifs mais tremblants d'une vulnérabilité nouvelle.

— J'ai eu tellement peur de te perdre, avoua-t-il contre ses cheveux. Quand tu es partie après le gala, j'ai cru que j'avais cassé l'instrument de ma propre vie.

— On ne casse pas ce qui a déjà survécu à tout, répondit-elle en levant les yeux vers lui. On apprend juste à jouer avec les fissures. Elles donnent un meilleur timbre.

Julian se pencha, son front contre le sien.

— Alors, on joue ? Sans filet ?

Clara ne répondit pas par des mots. Elle attrapa sa main, entrelaçant leurs doigts. Elle l'entraîna vers le grand Steinway au centre de la salle. Ils s'assirent tous deux sur le banc étroit, épaule contre épaule, hanche contre hanche.

Julian posa ses mains sur les touches blanches et noires. Clara posa les siennes à côté des siennes.

— Pas de partition, dit-elle. Juste ce qu'on a là.

Julian commença un motif simple, une basse obstinée en la mineur, mélancolique et profonde. Clara entra en douceur, ajoutant des notes aériennes, une mélodie qui s'envolait avant de retomber pour s'entrelacer à la sienne. Ce n'était pas une pièce de maître. C'était une conversation.

Chaque note était un aveu. Chaque silence entre les touches était une promesse. Les erreurs, les doigts qui glissaient, n'étaient plus des fautes professionnelles, mais des éclats de vérité.

Dans cette salle déserte, loin des critiques, des agents et de la gloire factice, Julian et Clara ne cherchaient plus la perfection. Ils cherchaient la résonance.

Alors que la mélodie montait en intensité, Julian s'arrêta brusquement, laissant les cordes vibrer longuement. Il se tourna vers elle, son visage à quelques centimètres du sien. L'air était saturé de tension, de ce désir qui ne s'était jamais éteint, mais qui s'était transformé, devenant quelque chose de plus vaste, de plus effrayant.

— Je t'aime, Clara. Et c'est la note la plus juste que j'aie jamais jouée.

Clara sentit une larme tracer un sillon chaud sur sa joue. Elle l'essuya d'un revers de main et sourit. Un sourire piquant, plein de cette vie qu'il admirait tant.

— C'est un bon début de contrat, Maestro. Mais fais attention... je compte bien exiger beaucoup de rappels.

Il ne la laissa pas finir. Il l'embrassa avec une faim qui n'avait rien d'une répétition. C'était le final, le vrai. Celui où le rideau tombe, mais où la musique continue de résonner longtemps après que les lumières se sont éteintes.

Dans l'ombre du conservatoire, là où tout avait commencé par un mensonge et une fausse note, Julian et Clara venaient de composer leur plus beau chef-d'œuvre : une vérité à deux voix.

Le silence ne reviendrait plus. La fréquence avait changé. Le monde était peut-être encore plein de dissonances, mais entre eux, la résonance était enfin pure.

Chapitre 15

Symphonie pour Deux

L'air de l'appartement de Julian sentait le café fort, le bois de santal et cette odeur de papier ancien qui collait à ses partitions. Mais ce matin-là, une note nouvelle s'était glissée dans l'accord : le parfum floral et légèrement poivré de Clara, imprégné dans les draps de lin froissés.

Julian l'observait depuis le seuil de la chambre. Elle dormait encore, un bras jeté au-dessus de sa tête, la peau diaphane contrastant avec le désordre des couvertures sombres. Pour le monde entier, Julian Laurent était une machine de précision, un métronome humain incapable d'une saute d'humeur. Mais ici, dans la lumière crue du petit matin, il se sentait désarmé. Vulnérable. Et pour la première fois de sa vie, cette vulnérabilité ne lui donnait pas envie de fuir.

Il s'approcha, s'assit au bord du lit. Le matelas s'affaissa légèrement. Clara papillonna des paupières, un demi-sourire étirant ses lèvres.

— Tu me regardes encore comme si j'étais une partition complexe que tu n'arrives pas à déchiffrer, murmura-t-elle d'une voix enrouée par le sommeil.

Julian passa sa main dans ses cheveux à elle, un geste lent, presque possessif.

— Non. Je te regarde comme la seule mélodie que j'ai envie de retenir par cœur.

Elle s'étira, dévoilant la courbe de son épaule.

— C'est très poétique, Maestro. Mais aujourd'hui, c'est le grand saut. Tu te souviens ? La conférence de presse au Théâtre des Champs-Élysées. Le monde attend le "Grand Julian Laurent". Pas l'homme qui fait brûler ses tartines parce qu'il me regarde

trop.

Julian eut un rire bref, un son rare qu'il ne réservait qu'à elle.

— Ils auront les deux. Il est temps qu'ils apprennent que la perfection est une prison.

Le hall du théâtre était une fourmilière de journalistes, de critiques acerbes et de mécènes à l'affût du moindre faux pas. Le "couple" Laurent-Clara était le sujet de toutes les discussions depuis des semaines. Coup de foudre ou coup marketing ? Les rumeurs allaient bon train sur la "muse" qui avait réussi à dégeler le cœur de glace du prodige.

Dans les coulisses, la tension était palpable, une électricité statique qui faisait dresser les poils sur les bras de Clara. Elle lissa sa robe de soie vert émeraude, sentant ses mains trembler légèrement.

Soudain, une main familière se posa dans le bas de son dos. La chaleur de Julian traversa le tissu, ancrant Clara au sol.

— On ne leur donne pas un spectacle, Clara, murmura-t-il à son oreille, son souffle chaud provoquant un frisson le long de sa nuque. On leur donne la vérité. Si ça ne leur plaît pas, ils n'ont qu'à réécouter leurs vieux vinyles.

— C'est ton image qui est en jeu, Julian. Ta carrière.

Il tourna son visage vers le sien, ses yeux gris brûlant d'une intensité nouvelle.

— Ma carrière n'était qu'un monologue ennuyeux avant toi. Je préfère un duo honnête à un solo prestigieux.

Ils entrèrent sous les projecteurs. Le crépitement des flashes fut immédiat, aveuglant. Julian ne lâcha pas sa main. Il la guida vers l'estrade, non pas comme un trophée, mais comme une égale.

Le premier journaliste, un homme aux lunettes sévères connu pour ses critiques assassines, ne perdit pas de temps :

— Monsieur Laurent, on murmure que votre style a changé. Que vous avez perdu cette "rigueur absolue" qui faisait votre renommée au profit de... disons, quelque chose de plus erratique. Est-ce l'influence de Mademoiselle ?

Julian s'approcha du micro. Il ne chercha pas à ajuster ses boutons de manchette ou à prendre cette posture rigide qui était sa marque de fabrique. Il s'appuya nonchalamment contre le pupitre, un bras entourant la taille de Clara.

— Vous appelez ça "erratique", je l'appelle "vivant", répondit-il d'une voix calme qui coupa net les murmures. Pendant des années, j'ai joué des notes. Aujourd'hui, je joue de la musique. Et si cette musique est différente, c'est parce qu'elle n'est plus dictée par la peur de l'échec, mais par la résonance de ce que je ressens.

Il jeta un regard à Clara, un regard si chargé d'intimité que la moitié de la salle retint son souffle.

— Clara n'est pas mon influence. Elle est ma fréquence. Et oui, nous sommes ensemble. Pas pour un contrat, pas pour la galerie. Mais parce que sans elle, le silence est devenu insupportable.

Le choc fut suivi d'un silence de cathédrale. Le Maestro venait de briser son propre piédestal. Clara prit la parole, sa voix claire et assurée, ponctuée de ce piquant qui l'avait séduit dès le premier jour.

— Et pour ceux qui s'inquiètent de sa "rigueur", je vous rassure : il est toujours aussi insupportable sur les tempi. Mais au moins maintenant, il sourit quand il se trompe.

Un rire léger parcourut l'assemblée. La tension se rompit. Julian n'était plus une icône intouchable, il devenait un homme. Un homme amoureux, talentueux, mais humain.

Plus tard dans la soirée, loin de l'agitation, ils se retrouvèrent sur le toit du conservatoire, là où tout avait basculé. Paris s'étalait à leurs pieds, une mer de lumières vacillantes.

Le vent frais faisait voler les mèches rebelles de Clara. Julian se tenait derrière elle, l'enveloppant de ses bras, son menton niché dans son cou. Ils ne parlaient pas. Ils savouraient ce nouvel équilibre.

— Tu as été incroyable, murmura-t-elle en se renversant contre lui. "Elle est ma fréquence"... Tu as travaillé cette réplique devant ton miroir ?

— Absolument pas. C'est sorti tout seul. C'est ça le problème avec la vérité, Clara. Elle n'a pas besoin de répétitions.

Il la fit pivoter pour qu'elle lui fasse face. Dans l'obscurité, ses yeux étaient deux puits de lumière. Il passa ses doigts sur ses lèvres, un frôlement électrique qui fit accélérer le rythme cardiaque de la jeune femme.

— On va nous surveiller, tu sais, dit-il plus bas. Chaque concert sera scruté. Chaque "fausse note" sera attribuée à notre relation. On va être le sujet préféré des dîners mondains.

Clara passa ses bras autour de son cou, ses doigts jouant avec les cheveux à sa nuque.
— Laisse-les parler, Julian. Tant qu'on joue la même partition, le reste n'est que du bruit de fond. Et puis... j'aime bien l'idée d'être celle qui fait dérailler le Maestro. Ça donne du relief à ma carrière.

Il sourit, un sourire carnassier et tendre à la fois.

— Tu ne fais pas que me faire dérailler. Tu me remets sur les rails. Les bons, cette fois.

Il l'embrassa. Ce n'était plus le baiser fiévreux du conservatoire, c'était quelque chose de plus profond, de plus ancré. Un baiser qui scellait un pacte entre deux âmes qui avaient cessé de faire semblant. La tension était toujours là, vibrante, mais elle n'était plus une menace. Elle était l'énergie qui les portait.

Leur vie ne serait jamais une ligne droite. Il y aurait des disputes sur des interprétations de Bach, des nuits blanches à composer, des tournées épuisantes et des critiques acerbes. Il y aurait des jours où la mélodie serait difficile à trouver.

Mais en se détachant doucement de ses lèvres, Julian sut qu'il ne chercherait plus jamais la perfection. Il avait trouvé quelque chose de bien plus rare : l'authenticité d'un accord parfait, né d'une fausse note.

— Alors, Maestro, demanda Clara avec un clin d'œil malicieux, c'est quoi le programme pour demain ?

Julian resserra son étreinte, humant l'odeur de sa peau, le battement de son cœur contre le sien.

— Demain ? Demain, on improvise. C'est là que se trouvent les plus belles surprises.

Dans le ciel de Paris, les étoiles semblaient s'aligner sur leur propre rythme. La symphonie ne faisait que commencer, et pour la première fois, Julian Laurent n'avait pas hâte qu'elle se termine. Le rideau était levé, les masques étaient tombés, et la musique, enfin, était pure.

C'était leur symphonie. Une œuvre à quatre mains, imparfaite, vibrante et infinie.

FIN

Merci d'avoir lu "Fausse Note et Vrais Sentiments"

Une œuvre écrite par Studio Pink

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)